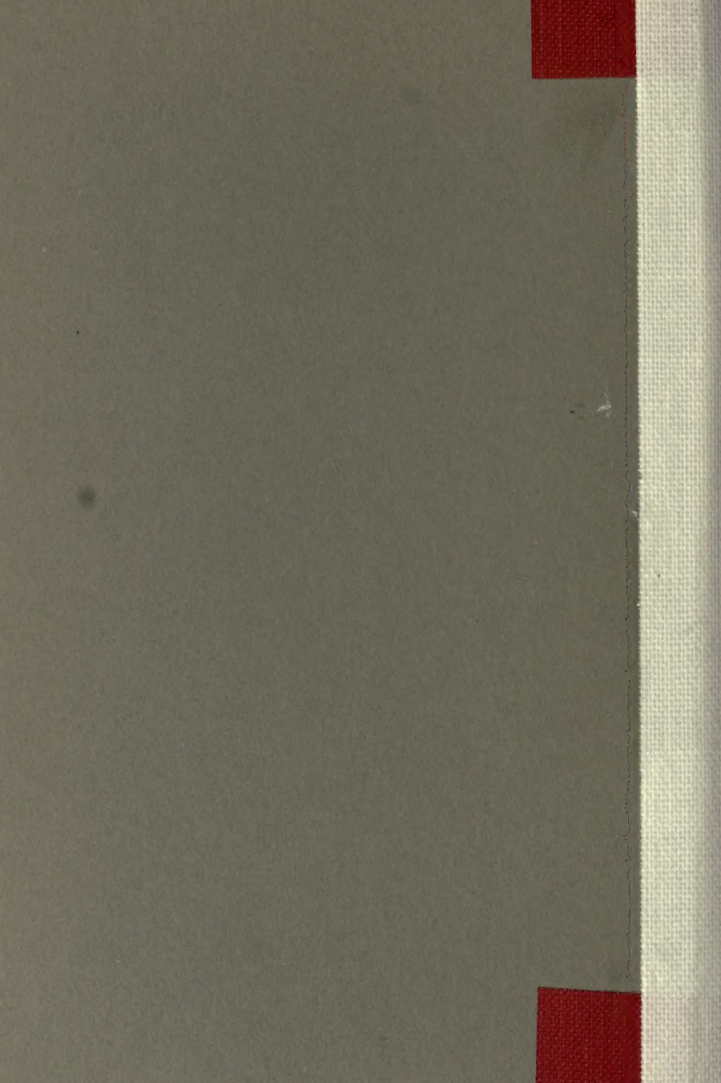


PQ
2274
H6B3



PIERRE HARRISPE

2082

LA BARONNE
DE TINANCOURT

COMÉDIE SOCIALE

en cinq actes et en vers



PARIS

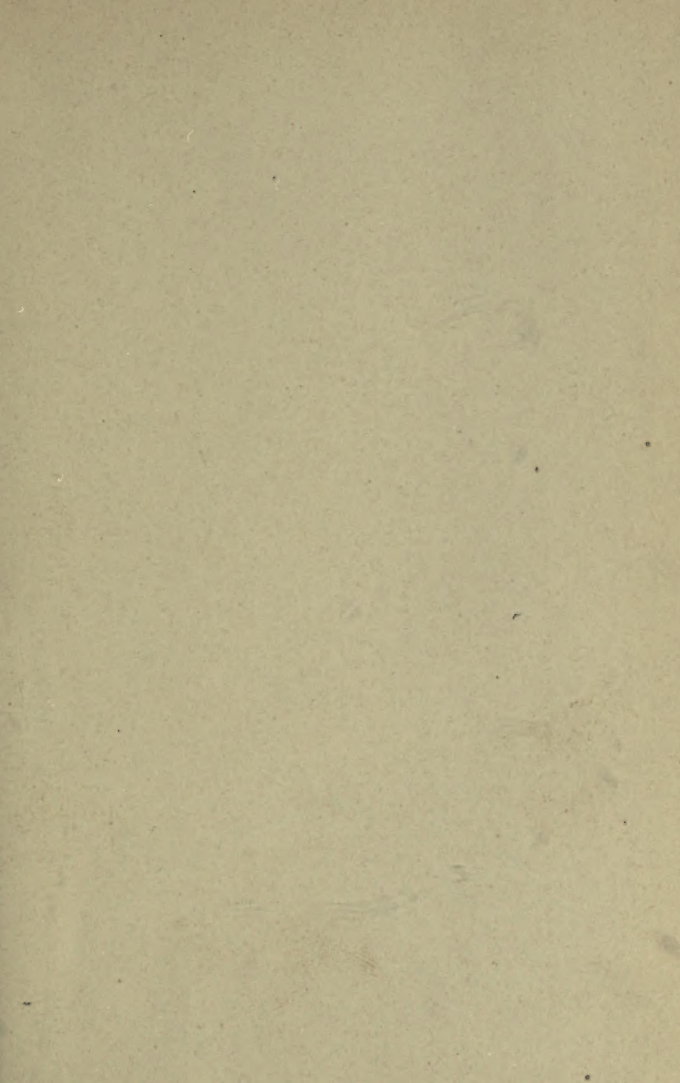
PLON-NOURRIT ET C^{ie}

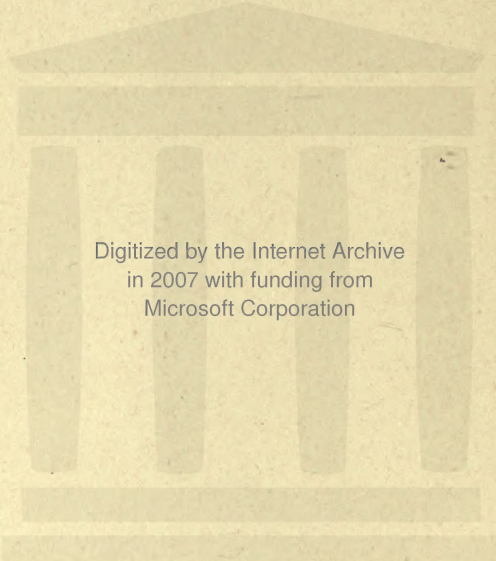
ÉDITEURS

8, rue Garancière, VI^e

.1903







Digitized by the Internet Archive
in 2007 with funding from
Microsoft Corporation



La Baronne de Tinancourt



PIERRE HARRISPE

♦ ♦ ♦

LA BARONNE DE TINANCOURT

COMÉDIE SOCIALE

en cinq actes et en vers



PARIS

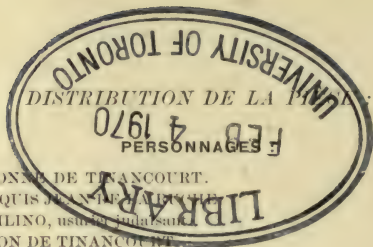
PLON-NOURRIT ET C^{ie}

ÉDITEURS

8, rue Garancière, V^{ie}

—

1903



BARONNE DE TINANCOURT.

MARQUIS JEAN DE LA RUCHE.

AQUILINO, usurier juif et saut.

BARON DE TINANCOURT.

EUGÉNIE, marquise de la Ruche.

CÉLINE, fille du marquis de la Ruche et d'Eugénie.

FERNAND, fils d'Aquilino, amant de Céline.

EDGARD, fils du baron et de la baronne de Tinancourt, prétendant à Céline.

MAURICIA, fille du baron de Tinancourt, amoureuse de Fernand.

LE CURÉ ROSENCEUR.

LE PRÉSIDENT DU TRIBUNAL ET SES ASSESSEURS.

LES JURÉS.

DEMOS, défenseur.

ADEMOS, ministère public.

LADRON, avocat.

GRAPPILLON, huissier.

SUZANNE, domestique du marquis de la Ruche.

LAURENT, premier commis d'Aquilino.

AUTRES COMMIS.

JEAN, garçon de bureau d'Aquilino.

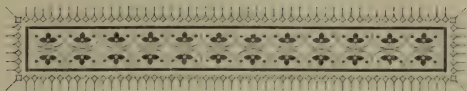
FLORENTINE, domestique du curé.

GARDES RÉPUBLICAINS.

SERGEANT DE VILLE.

AGENT DE LA POLICE SECRÈTE

2Q
274
16B3



ACTE PREMIER

(La scène représente un salon modeste, un canapé rouge, deux fauteuils, six chaises, une table au milieu, les armes de la Ruche partout sur les murs, une ruche.)

SCÈNE PREMIÈRE

JEAN DE LA RUCHE, EUGÉNIE

JEAN DE LA RUCHE

Et je ne veux pas, moi, que tu m'appelles Jean . . .
C'est un nom trop commun, c'est un nom outrageant
Pour un marquis de race et de noble envergure
Comme était mon aïeul : regarde ma figure
Qui ressemble à la sienne ; observe mon maintien,
Et tu verras bientôt que ton mari n'a rien,
De quelque petit Jean, ou d'un vil mercenaire,
D'un serviteur à gage ou d'un homme vulgaire.

EUGÉNIE

Et moi je vous assure en toute vérité,
Que ce nom vaut un autre ; et qu'il est mérité
Aussi bien que celui de marquis de la Ruche,
Qu'on rimera souvent avecque de la Cruche.

JEAN DE LA RUCHE, furieux.

Madame, taisez-vous, ah ! vraiment c'est trop fort
De se moquer ainsi de moi ; vous avez tort.
Dites que je suis sot, dites que je suis bête ;
Traitez moi de goujat ayant perdu la tête :
Cela m'importe peu ; mais ne touchez jamais,
A mon auguste nom, ma femme, désormais.

EUGÉNIE

Tout doux mon beau monsieur ne prenez pas colère
Aussi facilement. Pour moi je considère [fois
Que les deniers sonnants vous vaudraient mieux cent
Que ces titres pompeux dont vous avez fait choix.

JEAN DE LA RUCHE

Ah ! femme incorrigible à l'humeur trop commune !

EUGÉNIE

Le monde ne connaît qu'un nom ; c'est la fortune !

JEAN DE LA RUCHE

Je ne suis pas du monde.

EUGÉNIE

Et d'où donc êtes-vous?...

JEAN DE LA RUCHE, furieux.

Je vous donne un soufflet.

EUGÉNIE

Sans vous mettre en courroux,
Vous ne pouvez souffrir que l'on vous contredise.
Et vous êtes dévot ? jour et nuit à l'Eglise,
Etendant vos deux bras comme un bon capucin,
A genoux sur l'autel vous faites votre Saint.
A peine revenu de vos longues prières,
Au plus méchant démon vous taillez des croupières,
Pour votre acharnement, à me troubler le cœur,
A répandre les feux de votre noire humeur,
Autour de vous, partout. La plus petite chose,
Un rien, devient pour moi de vos fureurs la cause...
Trouvez-vous au logis un meuble de travers,
Vous mettez aussitôt votre cœur à l'envers ;
Vous montez énervé, vous m'accablez d'injures...
J'ai commis contre vous toutes les forfaitures :
Je suis un être vil, digne de châtimement
Si je sors de chez vous une heure seulement...
Pour vous avoir servi plus tard qu'à l'ordinaire,
Vous m'avez insultée en m'appelant mégère.
Pour vous avoir offert trop chaud votre bouillon,
Vous m'avez souffletée un jour, dans ce salon.
Tantôt vous vous plaignez ; c'est pour votre chemise.
Tantôt à votre goût la table n'est pas mise.
Tantôt c'est pour ceci, tantôt c'est pour cela.
La vertu d'un marquis fort dévot ; la voilà.

JEAN DE LA RUCHE

Quel enfer que d'avoir une femme qui grogne !

EUGÉNIE

Vous ne me traitez pas de stupide et d'ivrogne ?
C'est l'effet de la grâce, et bien sûr le Seigneur
Vous a mis ce matin aux lèvres sa douceur.

JEAN DE LA RUCHE

Vous me parlez ainsi ? Quelle audace est la vôtre.
Je vous ferai tenir un langage tout autre,
Ma belle, m'en croyez, car si vous y tenez,
Vous aurez sans tarder, un bon coup sur le nez.

EUGÉNIE

Ah ! mon petit Saint-Jean pas tant de pétulance.

JEAN DE LA RUCHE

Vous me poussez à bout ! Je me fais violence ;
Mais je ne n'y tiendrais pas une heure assurément.

EUGÉNIE

Ah ! mon petit marquis, allez-y doucement,
Car c'est offenser Dieu que de battre sa femme !
Un gros péché de plus qui souillera votre âme !
Et votre ange gardien en sera tout marri.
Déjà le noir démon de vous voir a souri.

JEAN DE LA RUCHE se levant

Ah ! ceci pour le coup dépasse toute borne !
Qui brave le taureau tombera sous sa corne.

EUGÉNIE s'enfuyant et déployant un châle rouge.

Si vous êtes taureau je suis toréador,
Et je n'ai pas bien peur de vos deux cornes d'or.
Sautez mon beau monsieur, et jouons à la course :
Vous n'êtes pas gêné par le poids de la bourse.

(Ils se poursuivent sur la scène.)

SCÈNE II

LES MÊMES, la vieille baronne de Tinancourt
entrant avec un bâton.

BARONNE DE TINANCOURT

Qu'est-ce donc que ceci ? Faut-il que mon bâton,
A Jean, dit le marquis, fasse changer de ton.

JEAN DE LA RUCHE

Baronne écoutez-moi ; je veux être sincère,
Et vous serez, bien sûr, un juge moins sévère.

EUGÉNIE à part.

Il va se confesser, comme il fait le matin.
Il dira ce qu'il faut, pour paraître un grand Saint.

JEAN DE LA RUCHE

Vous l'entendez madame ?

BARONNE DE TINANCOURT

Assez ma bonne fille !

Vos cris et vos fureurs scandalisent la ville.

Pourquoi vous quereller à gueule que veux-tu,
Sans rime ni raison?

EUGÉNIE

La plus ferme vertu
Ne saurait résister à toutes les injures
Dont je suis abreuvée.

JEAN DE LA RUCHE

Et ces lèvres impures
Vomissent le blasphème, insultent notre Dieu.
Elle se rit de moi jusque dans le saint lieu.
Je ne puis lui parler, sans cesse, elle raisonne.
Je fais ce que je peux, souvent je lui pardonne.

BARONNE DE TINANCOURT

(A Eugénie.)

Mais de quoi s'agit-il? Que vous a-t-il donc fait?

(A Jean.)

Avec elle le soir tu n'es plus satisfait?

JEAN DE LA RUCHE

Bah! ce n'est pas cela.

BARONNE DE TINANCOURT

(A Jean.)

C'est encore plus grave?

(A Eugénie.)

Au combat de l'amour n'est-il plus aussi brave?

EUGÉNIE

Madame vous riez de nous deux à merci,
Et ce n'est pas pourtant, très gai de vivre ainsi.
Vous le savez fort bien, et pour moi je suis lasse.

BARONNE DE TINANCOURT

Expliquez-vous enfants, dites ce qui se passe.

EUGÉNIE

C'est tout, et ce n'est rien ; c'est tout, puisque tout-
Son humeur de ma vie empoisonne le cours. [jours,
Et ce n'est rien vraiment : une simple querelle
Fait de ses vilains mots retentir la crèche.
Il veut que je l'appelle ici dans la maison,
Marquis, et non pas Jean.

BARONNE DE TINANCOURT à Jean de la Ruche.

Et c'est là la raison
Pour laquelle tous deux vous faites ce ramage ?
Vous vous troublez le sang pour si peu ; c'est dom-
Je te croyais mon Jean un peu plus sans façon : [mage.
Le chemin que tu prends conduit à Charenton.

JEAN DE LA RUCHE

C'est ça pour m'accabler, mettez-vous bien ensemble :
Il se faut entr'aider quand bien l'on se ressemble.

BARONNE DE TINANCOURT

Sans doute mon gros Jean ; c'est la commune loi
Qui nous unit ce jour ; et pour le même emploi.

JEAN DE LA RUCHE

Oui prenez une femme au fond de la roture.
Elevez-la vers vous, c'est en vain : sa nature
L'entraînera toujours aux goûts de son berceau.
On ne fera jamais un aigle d'un corbeau.

EUGÉNIE

Voyez donc ce benêt coiffé de sa noblesse !...

JEAN DE LA RUCHE

Quand je pus vous tirer de votre humble bassesse,
Madame, vous aviez un langage moins fier.
A peine à mon oreille osiez-vous confier
Le mot de votre amour : vous vous sentiez indigne
De partager mon lit, et la faveur insigne
Que je voulais vous faire en m'unissant à vous,
Vous jetait à mes pieds souvent à deux genoux.
Pensez donc, vous n'étiez qu'une humble domestique...
Vous faisiez le ménage et gardiez la boutique
De ma mère au marché. Le brave douanier
Votre père, vous mit chez nous. Comment nier
Le peu que vous étiez, et puis ce que vous êtes !
Ah ! vous ne savez pas, bien sûr, ce que vous faites,
Lorsque pour m'insulter vous élevez la voix,
Que vous troublez mon cœur et ma bile à la fois.

EUGÉNIE

Crétin avec ton nom, moi je suis devenue
Une femme sans rien qui sera bientôt nue,

Faute de quelque argent qui pourrait me servir
A vivre honnêtement, et puis à me vêtir.
Tes titres, tes papiers, et ta faveur insigne,
A quoi me servent-ils ? Ce sont feuilles de vigne,
Qui ne suffisent pas à couvrir la pudeur
D'une femme. Ici-bas l'on ne vit pas d'honneur :
L'honneur n'habille pas : l'honneur par sa nature,
Est pour notre estomac de peu de nourriture.
Si, quand vous revenez tout confit du couvent,
Je vous offrais, Monsieur, cette table et ce vent,
Vous feriez éclater aussitôt votre ventre :
Votre dévotion sortirait comme elle entre.
Quand je vous ai connu, vous n'étiez pas si grand.
Je vous croyais seigneur un homme de mon rang.
Vous n'étiez pas marquis, et devenir marquise,
N'était pas de mon cœur le rêve et la hantise.

JEAN DE LA RUCHE

Voici que vous doutez de mon nom maintenant ?...
Je ne suis plus marquis ?...

EUGÉNIE

Un bel écu sonnante,
Est un titre plus vrai. La fortune est la reine
De toutes les grandeurs. Sa force souveraine,
Elève abaisse tout, parmi nous à son gré !
Des honneurs, des vertus, l'argent fait le degré :
Et vous n'en avez pas...

JEAN DE LA RUCHE

Oh ! la belle réplique !
Pour vous, je ne suis pas, un marquis authentique ?

EUGÉNIE

Je vous dis qu'un marquis sans le sou n'est plus rien...

BARONNE DE TINANCOURT

Ma fille répétez, car je n'entends pas bien.

EUGÉNIE

Je dis qu'on n'est plus rien, quand on perd sa for-
[tune ..

BARONNE DE TINANCOURT

Ma fille vous montrez une âme fort commune.
A vos sottises raisons on ne saurait tenir ;
De noblesse avec vous on ne peut discourir.
Parceque j'ai perdu, je ne suis plus baronne ?
Il faut après mes biens, encor que j'abandonne
Les honneurs qu'on devait à ma condition ?
Vous enlevez aux gens la consolation
De se dire quelqu'un ?

EUGÉNIE

Gardez cette folie,
Si cela vous convient.

BARONNE DE TINANCOURT

Ah ! je vous en supplie,
Respectez notre nom, mon âge et ma vertu.
Sans cela vous savez.

EUGÉNIE

Mon dos sera battu,
N'est-ce pas ?

BARONNE DE TINANCOURT

Voulez-vous recevoir sur la nuque ?...

EUGÉNIE

Ma baronne déjà vous dressez la perruque ?

BARONNE DE TINANCOURT levant son bâton.

Ah ! vous en voulez.

EUGÉNIE

Mais...

BARONNE DE TINANCOURT la poursuivant.

Je vais de ce bâton...

EUGÉNIE s'enfuyant.

Ma vieille si tu peux.

BARONNE DE TINANCOURT

...Vous créper le chignon.
On n'est jamais sali que par des gens de boue.

EUGÉNIE

Tu ne m'atteindras pas...

BARONNE DE TINANCOURT impuissante à rejoindre Eugénie

La vieillesse me noue

Les pieds, car sans cela !...

JEAN DE LA RUCHE intervenant entre les deux.

Mais cessez donc ce jeu !

(A la Baronne.)

Quoi ! vous vous emballez madame pour si peu ?

BARONNE DE TINANCOURT menaçante

Me laisser insulter ainsi par ta pécore :

C'est une lâcheté.

EUGÉNIE

Continuez encore :

Tous les deux maintenant : à vous autres le tour...

Moi j'en ai bien assez j'espère, pour ce jour...

(Elle s'assied.)

JEAN DE LA RUCHE à la baronne de Tinancourt

Vraiment je suis surpris, quoi pour un rien ma femme
De toutes vos fureurs vous fait monter la gamme ? [me.

BARONNE DE TINANCOURT

Sans doute mon marquis ce n'est pas sans raison.

JEAN DE LA RUCHE

Je vous croyais madame, un peu plus sans façon !...

BARONNE DE TINANCOURT

Tu plaisantes mon Jean, sans esprit et sans grâce.

JEAN DE LA RUCHE

Chacun fait ce qu'il peut : je n'ai pas votre face,
Ni vos yeux, ni ces mots harmonieux et doux,
Que sur vos lèvres met souvent votre courroux.

BARONNE DE TINANCOURT

C'est ça, mon beau Monsieur ajoutez une injure.
De votre impertinence augmentez la mesure...

JEAN DE LA RUCHE

Moi, je n'insulte pas.

BARONNE DE TINANCOURT

Vous êtes un menteur !

Je n'attendais pas moins d'un lâche déserteur
Qui n'a jamais voulu défendre sa patrie.
Vous deviez insulter ma vieillesse flétrie ;
C'est dans l'ordre, et bientôt les femmes, les enfants,
Seront les seuls objets de vos bras triomphants.

JEAN DE LA RUCHE

Allez donc supporter une injure pareille !

La langue d'une femme est parfois bien cruelle,
Mais la vôtre Madame est un glaive, un poignard,
Qui n'épargne personne, et qui frappe au hasard
Sur tous les gens de bien. Aussi l'on vous déteste ;
On vous fuit éperdu comme une horrible peste.

BARONNE DE TINANCOURT

Je dirai plus eneor, et tu vas en rager.
Pour poser en marquis tu fuis à l'étranger.
Trouvant dans ton pays ta noblesse trop rançè,
Tu t'en revêts ailleurs, et déserte la France.

JEAN DE LA RUCHE

Et vous qu'avez-vous fait contre votre pays ?

BARONNE DE TINANCOURT

Le souvenir des miens, est pur comme le lys.

JEAN DE LA RUCHE

Parlons-en s'il vous plaît, et votre vantardise
A sa place bientôt par moi sera remise.

BARONNE DE TINANCOURT

Que diras-tu de nous ; nous sommes sans défaut :
Mais les hommes pour moi méritent l'échafaud.
Le meilleur parmi vous ne valut rien qui vaille !
A nous tromper toujours chacun de vous travaille.
Trouvez-vous au logis, une fille, un beau fruit :
Vous n'avez qu'un seul but : nous la ravir sans bruit.

JEAN DE LA RUCHE

A dix-huit ans bien sûr vous parliez d'autre sorte.
Une fois sur vos ans, vous devenez plus forte.
Vous opposez à l'homme un cœur plus résistant.
Parceque vous avez un aspect moins tentant,
Il vous délaisse un peu : son mépris vous enrage ;
Il vous rappelle trop le déclin de votre âge.
Alors la passion se retourne en fureur.
N'en étant plus aimée, il devient votre horreur.

BARONNE DE TINANCOURT

Je n'ai jamais souffert qu'on me chantât fleurette...
De ma condition j'étais bien satisfaite.
Je me suis mariée, un jour, pour obéir
Au vœu de mes parents, et non pas pour jouir !

JEAN DE LA RUCHE

Sans doute, et c'est pourquoi vous n'étiez pas con-
D'avoir eu des enfants vous êtes repentante. [tente.
Ils vous sont descendus dans les flancs sans amour.

BARONNE DE TINANCOURT secouant son bâton.

Ne me fais pas sortir de mes sens à ton tour
Brigand ; c'est beaucoup trop provoquer ma colère.
Sur ton dos à l'instant je vais me satisfaire,
Indigne, faux marquis, autant que faux dévot.

JEAN DE LA RUCHE

J'étais sûr d'obtenir en réponse un gros mot.

BARONNE DE TINANCOURT

Tout est pourri, perdu, aujourd'hui par le monde !
Regarde autour de toi : le spectacle est immonde.
Celui-ci, d'une fille abuse en souriant.
Celui-là, d'une épouse assure être l'amant.
Il faut à celui-ci des femmes plus de mille :
En dehors du foyer il répand sa famille.
Celui-là ne jouit que sur le bien d'autrui.
Celui-ci vrai tyran les veut toutes pour lui.
De protestations, d'incestes, d'adultères,
Il souille, tous les jours, des familles entières.
Ivrogne, sans pudeur, paresseux criminel,
Tel est de l'homme vrai le portrait éternel.

JEAN DE LA RUCHE

Vraiment nous sommes beaux, et, si votre caprice
Avait soin de juger, d'ordonner le supplice :
Ce serait bientôt fait de notre humanité.

BARONNE DE TINANCOURT

Je vous condamnerai tous pour l'éternité.

JEAN DE LA RUCHE

Moi je serai pour vous un juge moins sévère :
Votre sexe a du bon ; je l'aime et le révère.

BARONNE DE TINANCOURT

Il ne mérite pas plus que vous les honneurs.
Les femmes, sans mentir, sont aussi des horreurs.

JEAN DE LA RUCHE

Il ne reste de bon que vous seule à ce compte.

BARONNE DE TINANCOURT

Ma fille et moi pouvons lever le front sans honte.
Nous avons tout souffert pour garder la vertu :
La misère, la faim, le mépris, entends-tu ?
Un jour on allait faire une vente publique
Des biens de nos aïeux ; le cousin Dominique
Nous offrit son secours, car il a de l'argent.
En cette occasion il fut très obligeant.
Mais il est un revers aux plus belles médailles :
La fortune souvent se joue aux représailles.
Pour ces cinq mille francs, il voulait, nos faveurs.
Je ne puis y penser sans entrer en fureurs,
Sans frémir ; nous avons gardé notre innocence...

JEAN DE LA RUCHE

Pas sur la langue au moins ; elle est d'une indécence
Qui trouble la pudeur, offense la raison,
Et dévore le cœur de son subtil poison.
La vertu doit régner tout d'abord sur la langue.
Que m'importe les sens ; toute votre harangue
Ne justifiera pas vos meurtres, vos forfaits.

BARONNE DE TINANCOURT

Quels meurtres dis-moi donc par nous ont été faits ?

JEAN DE LA RUCHE

Votre langue souvent est cruelle, assassine :
Aussi bien qu'un poignard elle tue et ruine.

BARONNE DE TINANCOURT

C'est bien à toi fripon de me parler ainsi.

JEAN DE LA RUCHE

Oh ! vous ne savez pas insulter, Dieu merci.
S'il fallait au concours donner des récompenses
Pour les détractions, insultes, médisances ;
Vous auriez sûrement vous seule, tous les prix.
Dans tous vos alentours nul ne serait surpris.

EUGÉNIE

Nul n'oserait du mal vous disputer la palme ?

BARONNE DE TINANCOURT

Ah ! vous sortez Madame aussi de votre calme ?

EUGÉNIE

Je souffre de vous voir sans cesse discourir
Sans aider au débat qui bientôt va tarir.

JEAN DE LA RUCHE

Il n'est personne ici, personne dans le monde
Que vous ne salissiez de votre langue immonde.
Vous détruisez d'un mot, la réputation,
Et l'honneur d'un foyer. Par la détraction,
Vous répandez partout la discorde, et la haine.
Et puis vous affichez la vertu souveraine.
La vertu qui fait mal, qui frappe, qui détruit,

N'est plus une vertu, car le mal est son fruit.
 Parce qu'en vieillissant de vous l'on se retire,
 Que vos attraits perdus vous font vierge martyre,
 Vous croyez avoir tout ? mais votre pureté
 N'est pas une vertu : j'aime mieux la bonté
 Qui s'oublie elle-même et tombe dans la fange ;
 Dans le fond d'un bon cœur on trouve vite un ange.
 Il a beau s'avilir et descendre bien bas,
 Il est plus grand que vous, vous ne l'atteindrez pas.
 La chute de nos sens, n'est que pure faiblesse.
 Il vaut bien mieux pécher par excès de tendresse
 Que par méchanceté : les démons sont méchants :
 Les discours meurtriers sont leurs plaisirs, leurs chants,
 Car n'ayant pas de sens, leurs malices, leurs crimes,
 C'est de faire toujours de nouvelles victimes.
 Vos cœurs sont leurs échos : de vrais nids de serpents,
 Qui pour nous mordre mieux se servent de vos dents.

BARONNE DE TINANCOURT

Et tu n'as pas fini...

JEAN DE LA RUCHE

Baronne c'est infâme...

EUGÉNIE

De parler comme vous...

BARONNE DE TINANCOURT

Tu fais comme ta femme,
 Tu m'insultes ton saoul...

EUGÉNIE

Nous prenons votre ton.

BARONNE DE TINANCOURT

Si vous criez si fort...

JEAN DE LA RUCHE

Vous prendrez le bâton.

EUGÉNIE

C'est un bon argument quand on n'en a pas d'autre.

JEAN DE LA RUCHE

Pour déchirer autrui...

BARONNE DE TINANCOURT

Quelle rage est la vôtre.

EUGÉNIE

Il a de qui tenir.

BARONNE DE TINANCOURT

Allez, vil publicain,
Revêtez du dévot le manteau d'Arlequin.

EUGÉNIE

Il lui sert à merveille à couvrir sa paresse.

JEAN DE LA RUCHE

Allons-y doucement, je vous prie,

BARONNE DE TINANCOURT

Ah ! tigresse !

EUGÉNIE

Je tiendrai tête aux deux !

JEAN DE LA RUCHE

Et nous verrons bien.

Je vous rosserai...

EUGÉNIE

Vous ?

BARONNE DE TINANCOURT

Je vous bats comme un chien ;

Vrai marquis de papier.

JEAN DE LA RUCHE

Et vous fausse baronne !

BARONNE DE TINANCOURT poursuivant Jean.

Viens donc !

EUGÉNIE éclatant de rire.

C'est amusant !

BARONNE DE TINANCOURT

Ma noblesse est fort bonne...

SCÈNE III

LES MÊMES, le baron de Tinancourt ayant un
de ses favoris arrachés, un sergent de ville.

LE SERGENT DE VILLE

Qu'est-ce que donc tout ceci ? Surprise sur le fait ;
Madame je vous tiens.

BARON DE TINANCOURT

Que je suis satisfait !
Vous voyez, mon sergent, que la vieille est de taille,
Malgré le froid des ans à bien livrer bataille.

BARONNE DE TINANCOURT

La vieille, lui dis-tu ; je t'arrache les yeux...

LE SERGENT DE VILLE s'interposant

Ne le frappez donc pas ; et dites-lui mon vieux.

BARONNE DE TINANCOURT

Et tu veux m'empêcher toi sergent de le battre ?

LE SERGENT DE VILLE

Sans doute.

BARONNE DE TINANCOURT

Et qui t'a dit, que j'ai du feu dans l'âtre.

JEAN DE LA RUCHE

Le mot est bien plaisant, son âtre et son humeur,
Qui fume nuit et jour de sa grande fureur.

BARON DE TINANCOURT

Allez donc épouser une femme cornue ;
Elle vous cornera.

LE SERGENT DE VILLE

La chose est bien connue !

BARON DE TINANCOURT

Elle n'a constamment de plus pressant souci
Que de crier, de battre,

BARONNE DE TINANCOURT

Et je l'entends ainsi.

EUGÉNIE

Mais qu'avez-vous en moins, Monsieur, sur la figure ?

BARON DE TINANCOURT montrant la Baronne

De ses âpres baisers la douce signature.

EUGÉNIE

Quoi Madame, au mari fait la barbe au menton ?
Je croyais que sa main n'usait que du bâton.

JEAN DE LA RUCHE

Oh ! d'un homme d'honneur peut-on ranger la face
De cette façon-là ?

LE SERGENT au Baron à part.

Que faut-il que je fasse ?

BARON DE TINANCOURT à part au Sergent.

Il faut la provoquer, la tirer de ses gonds.
Une fois sur les dents elle fera des bonds...
Vous battra du bâton ; vous tirerez l'épée.
Vous aurez de gros mots votre franche lippée.

LE SERGENT DE VILLE

C'est cela : commencez ; et pour toute raison,
Je vous la conduirai doucement en prison.

BARONNE DE TINANCOURT au Baron.

Qu'as-tu donc à conter à Monsieur, des sornettes ?

Au sergent.

Monsieur, n'écoutez pas ses propos malhonnêtes.
De tout ce qu'il m'a fait tout le monde est témoin.

BARON DE TINANCOURT montrant son visage.

Moi je n'ai qu'un témoin, il suffit au besoin.

LE SERGENT DE VILLE

Vous l'avez écourté d'une barbe au visage,
Madame, c'est fort grave, et par ce témoignage
Vous serez confondue

BARONNE DE TINANCOURT

Avec lui mon sergent,
Pour être si d'accord, tu reçois de l'argent.

JEAN DE LA RUCHE au Baron.

C'est elle qui vous a si bien rangé la joue ?

BARONNE DE TINANCOURT

Oui c'est moi ; et tais-toi !

JEAN DE LA RUCHE ironiquement.

Madame je vous loue ;
Vous savez vous servir prestement de la main.

BARONNE DE TINANCOURT

Tu recevras autant avant qu'il soit demain,
Si tu viens m'assommer de ton bec à paroles !
Et tu ravaleras toutes tes paraboles !
Je n'ai pas mes esprits au plafond suspendus :
Tous trois pour me lier vous êtes entendus !

LE SERGENT DE VILLE

Il n'est d'autre complot autour de vous, Madame,
Que de mettre une borne aux fureurs de votre âme.

JEAN DE LA RUCHE

Ah! sergent, c'est en vain; nul n'éteindra ce feu.
Vous verrez pour un mot bâtons entrer en jeu.
A ses coups redoublés bientôt je vous convie.
Si, par cas, ce régal excite votre envie.

BARON DE TINANCOURT

C'est le triste destin qui me devait échoir !
L'amour en souriant dans ses bras m'a fait choir.
Et je n'ai pas le droit encore de me plaindre !
Tandis que pour un rien elle ne fait que geindre !
Selon sa noire humeur, selon son appétit,
J'ai le visage plat et le nez trop petit.
Il faut que bien souvent, je m'en aille en chemise,
Attendre loin du lit, qu'elle soit bien remise.
Elle interprète à faux tout ce que je lui dis.
Ah! J'épousais l'enfer le jour que je la pris.
Il faut qu'au tribunal enfin je la traduise,
Et que bien loin de moi votre main la conduise.

BARONNE DE TINANCOURT

Cela n'amendera nullement ton marché !
Je te retrouverai dans quelque endroit caché.

LE SERGENT DE VILLE

Eh! bien suivez, Madame, à l'instant je vous prie.

BARONNE DE TINANCOURT

Quoi sans autre procès il faudra qu'on me lie ?

Puisqu'on vous fit sergent, pour sauver ce brigand,
Sous forme de défi je vous jette mon gant.
Je vous avais surpris, écoutant à la fente,
Vous êtes un fripon, un fourbe-sycophante!

LE SERGENT DE VILLE

Vous savez qui je suis ?

BARONNE DE TINANCOURT

Monsieur parfaitement.

LE SERGENT DE VILLE

Il n'est jamais permis d'insulter un agent.

BARONNE DE TINANCOURT

Un agent, un agent, c'est propre la police !
Aux puissants criminels, elle sert de complice !

LE SERGENT DE VILLE

Vous êtes tous témoins.

EUGÉNIE

Oh ! oui bien volontiers.

BARONNE DE TINANCOURT

De mon ardent désir de vous mettre en quartiers.

LE SERGENT DE VILLE

Voyez elle mérite...

LE BARON DE TINANCOURT

Une peine sévère.

BARONNE DE TINANCOURT

Pour arrêter quelqu'un il faut le commissaire...
Va donc te promener vieux sergent de carton !
Ou sinon, sur ton dos, j'essaierais mon bâton !

LE SERGENT DE VILLE

Ah ! vous me résistez ? je vais agir de force.

BARONNE DE TINANCOURT

Le commissaire au pied doit avoir une entorse,
Puisqu'il n'a pas voulu t'accompagner ici.
Allons va le trouver et porte-lui ceci.

Elle fait geste de le battre, le Baron lui retient le bras.

Si cela lui convient, avec toi qu'il revienne.
Je lui répèterai toujours la même antienne.

(S'adressant au baron.)

Donne-lui donc ton bras mon innocent mari.
Tu dormiras, ce soir, je crois sans favori.

LE SERGENT DE VILLE

Madame c'est assez d'insulte et d'insolence,
Malgré moi je m'en vais user de violence !
Marchez.

SCÈNE IV

LES MÊMES, MAURICIA entrant.

MAURICIA fille de la baronne

Quoi vous mener sans forme de procès ?
Ma mère ?

BARONNE DE TINANCOURT dominant le bras à son mari
et au sergent

Ils m'ont tendu joliment leurs lacets,
Ma fille ! nous partons tous les trois en cadence.
Mon baron ! mon sergent ! en route pour la danse.
(*Le baron, le sergent et la baronne sortent.*)

SCÈNE V

JEAN DE LA RUCHE, EUGÉNIE, MAURICIA

MAURICIA

C'est donc vous deux cousins qui lui jouez ce tour ?
Oh ! c'est très mal, très mal.

EUGÉNIE

Faut-il passer le jour
A l'entendre crier ?

MAURICIA

C'est une horrible injure !
Et je me vengerai de cela, je vous jure.

J'ai des trucs en mon sac, pour barrer vos projets.
Bélitre de marquis, fourbe qui m'outragez.
Quand on est comme vous ; on se tait et se cache.
Le silence et l'oubli conviennent à tout lâche.

JEAN DE LA RUCHE

Quoi vous voulez encor, me chauffer le tympan ?

EUGÉNIE

Voyez déjà son bec augmente d'un empan,
Et ses yeux en loto lui sortent de la tête.

JEAN DE LA RUCHE

Mais qui sème le vent, récolte la tempête.
La fille, allez vous en, sans chauffer les esprits,
Car pour moi je suis saoul d'injures et de cris.

MAURICIA

C'est une lâcheté de traiter de la sorte
Une femme sur l'âge !

JEAN DE LA RUCHE

Assez, prenez la porte !

MAURICIA

Je ne sortirai pas, c'est moi qui vous le dis.

JEAN DE LA RUCHE

Vous n'êtes pas ici dans votre paradis.

Si vous ne voulez pas que de force on vous chasse,
A d'autres plus décents laissez ici la place.

MAURICIA

Quand on est un marquis, on a plus de façon.

JEAN DE LA RUCHE

Mais je ne puis de vous recevoir de leçon.

MAURICIA

Vous avez outragé la baronne ma mère.

JEAN DE LA RUCHE

Votre mère a plumé le baron votre père ;
Et vous l'avez souffert indigne, d'un œil sec !
Il vous faut fréquenter l'école du respect.
Sortez d'ici, partez, et vite la fille.
Dans mon intérieur je veux vivre tranquille.

MAURICIA

J'oubliais que j'étais aux petites maisons ;
J'en sors pour échapper à vos folles raisons.
Adieu, mon petit Jean ! Adieu marquis de paille !
Votre femme a d'un sot fait la riche trouvaille !
(Elle sort poursuivie par Jean de la Ruche.)

SCÈNE VI

JEAN DE LA RUCHE, EUGÉNIE

JEAN DE LA RUCHE s'arrêtant

Oui la mère et l'enfant sont bien du même rang !
Médire et mal parler, se trouvent dans leur sang.
Elles sont toutes deux, de cette infâme race
Qui pour le moindre mot se voile bien la face,
Et boit l'iniquité nuit et jour comme l'eau.
Elles n'ont de vertu tout juste à fleur de peau,
Que pour faire briller leur rugueux épiderme,
Comme d'un fard trompeur qu'on achète à Palerme,
Et qui fait croire un jour aux attraits qu'on n'a pas.

EUGÉNIE

Ceux qui de la vertu recherchent les appas,
Seront bientôt déçus, car sous ces apparences,
Ils sauront découvrir toutes les indécences,
Des âmes sans pudeur. Les dévots médisants
Ne parlent de vertu qu'ainsi que des absents.

(On sonne.)

. Mais qui nous vient encore agiter la sonnette ?

SCÈNE VII

LES MÊMES, SUZANNE la domestique.

SUZANNE

Madame on est venu de la part d'Antoinette,
Vous dire qu'on a vu votre fille sortir,
Avec Aquilino.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII

JEAN DE LA RUCHE, EUGÉNIE

JEAN DE LA RUCHE

Quoi sans nous avertir
Céline va flirter avec l'homme d'en face ?
Ce bandit qui du sang porte sur lui la trace ?

EUGÉNIE

Mais non ; avec son fils.

JEAN DE LA RUCHE

Le fils de l'usurier ?
Et vous saviez cela ?

EUGÉNIE

Pourquoi vous le nier ?

JEAN DE LA RUCHE

Vraiment ? vous consentez à ce que votre fille
Aille de compagnie avecque ce beau drille ?

EUGÉNIE

Sans doute.

JEAN DE LA RUCHE

Ah ! c'est ainsi qu'on se moque de moi ?
Vous troublez du foyer et la paix et la loi,
Femme indigne pour qui l'honneur et la noblesse,
Ne sont rien que vains mots au prix de la richesse !
Vous sacrifiez tout à la cupidité,
Tout jusqu'à votre enfant ! Avec sévérité
Il me faudra traiter ma Céline que j'aime.
Sur elle à l'avenir je veillerai moi même.

EUGÉNIE

Mais que voulez-vous faire ? elle a vu trop souvent,
Que les titres pompeux ; ce n'était que du vent.
Que cette nourriture était par trop légère.
La faim des malheureux mauvaise conseillère
Lui disait bien souvent pour exciter ses sens :
Fais valoir ta jeunesse, encor qu'il en est temps...
Traitez-nous à merci, comme d'infâmes êtres :
La faim nous fait agir, les ventres sont nos maîtres...

JEAN DE LA RUCHE

Je ne survivrai pas à pareil déshonneur.
Quoi mon nom s'allierait à celui d'un voleur ?

EUGÉNIE

Mais vous le savez bien un voleur n'est coupable,
Que s'il vole en petit et reste misérable.

JEAN DE LA RUCHE

Oui le Dieu de ce siècle et toujours le veau d'or.
Mais encore une fois j'aime mieux que la mort
Me ravisse ma fille, et lui jette à la face,
Sa pâleur et son fard ; que de voir cette race
De forbans et de juifs, s'allier à mon sang.
Aujourd'hui, je saurai s'il me reste un enfant.
Je m'en vais la chercher en tous lieux, dans la ville.
(Il sort.)

EUGÉNIE... (à part)

Il ne la verra pas ; je puis être tranquille !

SCÈNE IX

EUGÉNIE, CÉLINE sa fille.

EUGÉNIE

Ah ! te voilà, tant mieux ; car je veux t'avertir
Que ton père te cherche, et qu'il vient de sortir
Afin de te surprendre...

CÉLINE

Il a su quelque chose ?

EUGÉNIE

Il sait tout maintenant ; ton amie est la cause
De la scène et du bruit que nous venons d'avoir,
En discutant sur toi. Tu le verras ce soir,
Il faut laisser tomber le flot de sa furie...
Sois triste tout le jour ; et son âme attendrie
Sera, tu le connais, plus encline au pardon,
En te voyant pleurer ; et puis dans l'abandon,
Tu le prendras à part pour lui conter ta peine,
Et tout ton désespoir. Tu combattras sa haine
Pour les Aquilino. Tu lui diras grand bien
De Fernand ton amant ; fais-en, un bon chrétien,
Surtout.

CÉLINE

Rassurez-vous ; je sais ce qu'il faut dire
A mon père, et toujours j'adoucis d'un sourire,
D'un mot ou d'un baiser, au besoin par un pleur,
Perlant fort à propos sur mes yeux ; son humeur.

EUGÉNIE

Je sais que tu pourras apaiser sa colère :
La langue de nos cœurs est docile ouvrière.
Mais sur ce qu'il a dit voudra-t'il revenir ?
A nos vœux pour son bien, voudra-t-il consentir ?
Il est si fort coiffé, de titres de noblesse,
Que même à mon égard il n'a plus de tendresse.
Il disait à l'instant qu'il préférerait la mort,
A te voir de ce juif subir le triste sort.
Ton amie Antoinette a commis une faute,

En me faisant savoir devant lui, cette sottie,
Qu'avec Aquilino l'on te voyait sortir.

CÉLINE

Antoinette est venue ici vous avertir
De ce qui se passait?

EUGÉNIE

Elle a chargé Suzanne
De me dire cela!...

CÉLINE

C'est ça qu'elle ricane,
Toujours en me voyant : elle a monté ce coup.

EUGÉNIE

Nous en avons souffert ton père et moi, beaucoup.
Elle doit rechercher une basse vengeance...
De ton cœur trop naïf trahir la confiance.
L'amitié d'une femme est peu sûre en amour :
Elle devient rivale et vous prend votre tour.
Des secrets du dedans il ne faut pas qu'on s'ouvre.
Pour bien garder son feu de sa cendre on le couvre.
(On entend la sonnette.)

SCÈNE X

EUGÉNIE, CÉLINE, FERNAND AQUILINO

EUGÉNIE

C'est vous Monsieur Fernand?

CÉLINE

A cette heure chez nous !...

FERNAND AQUILINO

Votre père est venu dans le dernier courroux,
D'un ton sec, insolent, reprocher à mon père,
Ma conduite envers vous, et tous deux en colère,
Allaient en discourant en venir à des coups.
Lorsqu'ils m'ont vu rentrer, ils sont devenus fous.
Leur fureur contre moi se retournant sur l'heure,
En un nouvel enfer a changé ma demeure.
L'un me montrant le poing me traite de voleur,
Et l'autre de bandit et de dissipateur.
Vous n'avez pas d'argent ; vous êtes méprisable.
Je suis riche à mon tour ; et pour ce misérable.
Votre père ne voit que noblesse et grand nom.
Le mien s'asseoit dessus. Il n'a d'autre chanson,
Que celle de compter, ressasser les finances.
Les titres sans argent pour lui sont toujours rances.
Ils se sont mis d'accord pour briser notre amour.
Nous serons surveillés, et de près, tout le jour.
Mais ils ne pourront pas étouffer ma tendresse
Pour vous, mon doux trésor, et toute ma richesse.
Aux moyens de vous voir, je rêverai la nuit :
La tête va toujours où le cœur la conduit.
Je me suis échappé sautant par la fenêtre,
Et je rentre à l'instant ; votre père peut-être,
Va revenir bientôt, par le même chemin.
Il serait trop content de me serrer la main,

Ou d'un coup de bâton de me chauffer l'échine.
Pour ce, je crois prudent, de m'en aller, Céline.
Adieu ma bien-aimée! Adieu Madame, Adieu!

(On sonne.)

FERNAND revenant sur ses pas.

C'est bien lui qui revient...

EUGÉNIE

Où vous cacher Grand Dieu!

(Nouveau coup de sonnette.)

Tenez, dans ce placard, attendez...

FERNAND

Mais on sonne...

EUGÉNIE criant.

Suzanne n'ouvrez pas...

CÉLINE

Si c'était la baronne?

EUGÉNIE poussant FERNAND dans le placard et mettant
une chaise devant la porte.

(Appelant.)

C'est égal cachez-vous... Suzanne!

(On sonne de nouveau.)

SCÈNE XI

LES MÊMES, SUZANNE

SUZANNE

On sonne encor

Madame !

EUGÉNIE

Vous direz en ouvrant tout d'abord,
Que vous n'entendiez pas agiter la sonnette.
Si c'était la baronne ou bien son Antoinette,
Que nous n'y sommes pas.

SUZANNE

Madame c'est fort bien !

(Suzanne sort.)

SCÈNE XII

EUGÉNIE, CÉLINE

EUGÉNIE à FERNAND enfermé dans le placard.

Et vous, ne bougez pas, et puis ne dites rien.

(à Céline.)

C'est sûrement ton père, il faut que je m'en aille.
A toi, ma chère enfant, de gagner la bataille.

(Elle sort.)

SCÈNE XIII

EUGÉNIE sort d'un côté, EDGARD fils de la baronne de Tinancourt entre de l'autre. Surprise désagréable de Céline qui l'écoute avec indifférence.

EDGARD

Bonjour chère Céline...

CÉLINE

Ah! c'était vous Edgard?

EDGARD

Que se passe-t-il donc? pendant une heure et quart,
En face de chez vous, au milieu de la rue,
Je faisais pour vous voir, tout seul, le pied de grue.
Vous ne sortiez jamais, alors je suis monté.

CÉLINE

Ah! vraiment, vous avez pour moi trop de bonté!

EDGARD

(à part.)

Ce peu d'empressement!

(à Céline.)

Est-ce que je vous gêne?

CÉLINE

Pas du tout, seulement, je souffre de migraine.

Et ma tête s'en va : je ne puis y tenir.
Dans un autre moment tâchez de revenir.

EDGARD

De vous voir seulement j'ai le cœur tout en fête ;
Je vous aime Céline.

CÉLINE

Ah ! ma tête ! ma tête !
Laissez-moi je vous prie.

EDGARD

Oui je pars à l'instant :
J'espère que demain je vous verrai pourtant.

CÉLINE

A demain !

EDGARD

Au revoir !

(Il sort.)

SCÈNE XIV

CÉLINE, FERNAND dans le placard.

CÉLINE courant au placard qu'elle ouvre.

Fernand je vous délivre !

FERNAND

J'étouffais là-dedans : on ne pourrait y vivre.

CÉLINE

Avez-vous entendu cet importun discours,
Qui vient à tous moments traverser nos amours ?
J'ai beau le renvoyer, il s'acharne sans cesse
Après moi, m'accablant de sa fade tendresse.

FERNAND.

Mais pour vous affranchir de ses brûlants propos,
Vous avez su trouver la migraine à propos.
Je riais comme un fou, dans le fond de moi-même.
En voyant votre front quand il disait : je t'aime.

(On sonne.)

JEAN DE LA RUCHE parlant dans la coulisse.

Et Céline est rentrée ?

SUZANNE de même dans la coulisse.

Oui Monsieur.

CÉLINE poussant Fernand dans le placard.

O mon Dieu !

Mon père qui revient cachez-vous en ce lieu.

FERNAND

Tâchez donc de laisser cette porte entr'ouverte.

CÉLINE

Mais ne vous montrez pas : ce serait notre perte.

SCÈNE XV

LES MÊMES, LE MARQUIS JEAN
DE LA RUCHE entrant

JEAN DE LA RUCHE

Et vous voilà, ma fille : à vous chercher en vain,
J'ai parcouru les champs, et puis tout le chemin
Qui conduit au grand bois de notre promenade.
Et je suis fatigué, rendu, presque malade.
Après ce qui m'arrive on est tôt sur les dents.

CÉLINE

Vous me cherchiez dehors lorsque j'étais dedans.

JEAN DE LA RUCHE

Dedans ! en quel endroit ? s'il vous plaît ma Céline ?

CÉLINE

J'étais avec Suzanne assise à la cuisine.

JEAN DE LA RUCHE

Vous osez l'affirmer ma fille sans rougir ?
Ah ! je ne comprends pas cette façon d'agir.
En promenant trop loin, elle se perd la poule !

CÉLINE

Je n'aime ni les bals ni les bruits de la foule,
Et je ne sais pourquoi vous me parlez ainsi.

JEAN DE LA RUCHE

De ton nom, de ton rang, tu n'as aucun souci.

CÉLINE s'essuyant les yeux.

Si de me voir en pleurs a pour vous quelques charmes,
Vous n'obtiendrez de moi désormais que des larmes.

JEAN DE LA RUCHE

Mais je ne t'ai rien dit, ma Céline, qu'as-tu ?

CÉLINE

Vos injustes soupçons offensent ma vertu.
Je ne mérite pas vos rigueurs, vos reproches.
Vous pouvez me fouiller, je n'ai rien dans mes poches.
Je n'ai pas comme vous, échangé de portraits,
Qui d'un autre et de moi reproduisent les traits.
Vous ne trouverez pas une fille à mon âge
Qui vous soit de tous points plus honnête et plus sage.
(Elle fond en larmes.)

JEAN DE LA RUCHE

Mais pourquoi pleures-tu ? je veux te consoler.
Ma fille, ce n'est rien pourquoi te désoler ?
Ah ! tu te trouves mal ! Venez vite Eugénie.
(Céline se trouve mal.)

SCÈNE XVI

JEAN DE LA RUCHE, EUGÉNIE, CÉLINE

EUGÉNIE

Voilà le résultat qu'obtient la calomnie.
Ouvrez-donc la fenêtre afin qu'elle ait de l'air.

JEAN DE LA RUCHE

Je vais prendre au placard notre flacon d'éther.

CÉLINE avec empressement.

Oh ! non pas de l'éther ; j'aime mieux autre chose ;

(A part à Eugénie.)

Voilà de quel malheur Antoinette est la cause.

(Haut.)

J'étouffe ; un feu brûlant me dévore le sein.

EUGÉNIE à Jean de la Ruche.

Allez donc sans tarder, chercher le médecin.

JEAN DE LA RUCHE

J'y cours ; soignez-la bien.

(*Il sort.*)

SCÈNE XVII

LES MÊMES, FERNAND sortant du placard.

FERNAND

Il y a de quoi se tordre !
Pour retenir ma voix j'ai dû vingt fois me mordre

CÉLINE prenant Fernand par la main.

L'amour est mon éther, seul il peut me guérir.
Il est au médecin : hâtons-nous de sortir.

ACTE SECOND

La scène représente un bureau juif. Aquilino est au milieu d'un monceau de papiers, de reconnaissances et d'argent. Il compte et recompte avec un commis placé devant lui : d'autres employés écrivent.

SCÈNE I

AQUILINO ET SES EMPLOYÉS

AQUILINO

Deux, trois, six millions cinq cent quatre-vingt-seize.

LE COMMIS

Plus, du Crédit Foncier, deux cent soixante-treize.

Total six millions, huit cent soixante-neuf.

Ci-joint, quatre valeurs de la maison d'Elbœuf.

AQUILINO

Est-ce tout?...

LE COMMIS

Au comptoir j'ai trouvé plusieurs sommes.

AQUILINO

Il faudrait cependant savoir où nous en sommes.

On peut tenir à jour son journal, sans effort.

Prenez donc ces papiers, videz le coffre-fort.
Nous allons supputer nos revenus ensemble.

LE COMMIS à part.

Les reçus de Fernand : je suis perdu, je tremble !

AQUILINO prenant un papier, regardant le commis.

Qu'est-ce donc que ceci : qu'avez vous fait Laurent ?
J'avais mis au tiroir, ce matin, de l'argent...
Mais qui donc a posé ces papiers, à la place ?
J'y trouve de Fernand l'écriture et la trace.

(Lisant.)

Reçu, ce jour, du sieur Aquilino Fernand,
La somme de cent francs : vingt octobre. Legrand.
Mais ce n'est pas fini ; nous avons une traite.
Ah ! c'est ainsi mon fils, qu'en secret l'on nous traite !
Voyons. Au trente et un du mois de mai prochain,
Nous paierons à Monsieur Evariste Bochin,
Au besoin à son ordre, en banque chez mon père,

(En palissant.)

Un million de francs en très bon numéraire,
Ayant cours maintenant. Fernand Aquilino.
Pour aval répondant ; Rodriguez Molino.
Allez donc travailler et faire une fortune,
Pour qu'ensuite un enfant fasse un trou dans la lune,
Et gaspille en un jour la sueur de vingt ans...
Nourrissez la vipère, elle vous mord les flancs...
Toucher à mon trésor, c'était m'arracher l'âme.
Mon fils tout jeune encor mangera tout, l'infâme !
Cependant selon moi son maître l'éleva.

L'argent ne nous vient pas si vite qu'il s'en va,
Lui disais-je souvent. Il n'en a tenu compte.
J'aurais aussi bien fait de lui narrer un conte,
Pour bercer sa paresse ou bien pour l'endormir :
Il en aurait au cœur un plus doux souvenir.
Eh ! bien pour commencer je m'en vais l'interdire !
Laurent tu vas trouver mon huissier, pour lui dire,
Que je l'attends ce soir ; mais non, voyons encor.
Dis-moi bien franchement, à dissiper mon or,
Tu ne l'as pas aidé ?

LE COMMIS LAURENT

J'ai vingt ans de service,
Monsieur dans vos bureaux ; vingt ans de sacrifice,
Vingt ans que sans faiblir, je sers votre maison.
Je ne mérite pas l'injure d'un soupçon.
Entre vous et Fernand je ne pouvais me mettre,
Et trahir l'un pour l'autre était trahir un maître.
Il signait bien souvent pour vous, les bordereaux.
Vos ordres nous venaient par lui dans nos bureaux.
Quoique je visse bien la mode irrégulière
De ce dernier emprunt, je n'avais qu'à me taire.

AQUILINO

Je comprends : va trouver notre avocat Ladron.
Dis-lui que je l'attends ce soir dans ma maison.

(Laurent sort.)

SCÈNE II

AQUILINO ET SES EMPLOYÉS

AQUILINO

Ah ! mon fils c'est ainsi que tu prends dans ma caisse !...
Que tu fais bon marché, de ma pauvre richesse ?
A partir de ce jour, tu n'es plus rien chez moi.
Désormais au bureau, tu n'auras plus d'emploi.
Mon fils en qui j'avais toute mon espérance,
Comme un vil employé trahit ma confiance.
Ce qui fut tout pour moi, l'argent, pour lui n'est rien.
Il veut en se jouant prostituer mon bien.
Pour comble il s'est jeté dans le libertinage :
Il fréquente sans bruit, dans notre voisinage ;
Y passe tout le jour, s'y pâme comme un sot.
Peut-on s'amouracher d'une fille sans dot !
Qu'il s'amuse, fort bien je n'y peux contredire ;
Mais à son âge encor on fait l'amour pour rire.
Quand on n'a que vingt ans, aimer, est un doux jeu.
Et gare au papillon qui s'amuse à ce feu !
Par trop y tournoyer il y brûle ses ailes,
Et se consume en vain de ces flammes cruelles.
Les poètes souvent, nous chantent dans leurs vers,
Le printemps de l'amour et ses tristes hivers.
Mais aimer sans argent c'est sottise et folie,
Et le jeune insensé mérite qu'on le lie.
Que m'importe après tout la fille d'un marquis ?
Ce n'est pas ce qu'il faut pour épouse à mon fils.
Une femme ne vaut que par l'or qu'elle porte,

Et ses charmes d'un jour on les laisse à la porte...

(Regardant ses papiers.)

Me prendre un million ; cela commence bien !

Cela s'appelle un trou, mais je n'y perdrai rien.

J'ai dans mon avocat, un habile complice ;

Par lui, comme je veux j'achète la justice.

Ainsi tous ces écus reviendront au logis.

Mes clients vont payer ce qu'a perdu mon fils.

Par mes hommes de loi, les journaux et la Bourse,

J'amorcerai mes gens ; ils viendront à la course,

Me porter de l'argent, pour du mauvais papier.

Je puis en un seul jour recouvrer, tout entier,

La somme dont gémit la douleur de ma caisse.

Un député demain provoquera la baisse,

Par un de ces discours dont j'ai seul le secret,

Et dont les beaux accents couvrent mon intérêt.

C'est ainsi qu'à plaisir je suscite la crise.

A l'écueil de l'argent un ministre se brise.

SCÈNE III

LES MÊMES, UN GARÇON DE BUREAU
annonçant un huissier.

LE GARÇON DE BUREAU

Monsieur c'est Grappillon.

AQUILINO réfléchissant.

Grappillon?

LE GARÇON DE BUREAU

Un huissier.

AQUILINO à part.

Il vient assurément de la part du fermier.
C'est un homme rempli de vigueur et de zèle.
Un loup pour mes clients : un chien pour moi fidèle...
(Le garçon de bureau sort.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, L'HUISSIER

L'HUISSIER GRAPPILLON

Je me suis présenté chez le fermier Dubois.
Abreuvé de malheurs, il était aux abois.
Il a perdu son fils, ses fruits et sa récolte...
Dans le premier moment de peine et de révolte,
Il me signa pour vous un acte, par lequel,
Il vous abandonnait tous ses biens sans appel,
Si dans un an, au plus, il ne pouvait vous rendre
Les vingt-cinq mille francs qu'il vous prit en Décembre.
Je vais pendant ce temps jeter le discrédit
Sur tous ses biens grevés ; lui fermer tout crédit :
Semer la défiance, enfin bien faire en sorte,
Que pour vous rembourser il n'ait plus une porte.
Mes limiers répandront partout aux alentours,
Qu'il doit être saisi, bientôt, dans quelques jours.
De plus, dans le marché, faisant baisser la vente

Des froments et des blés, et des bois de charpente,
En réserve il voudra pour plus tard les garder.
Ainsi pour peu d'argent, vous aurez, sans tarder,
Tous les biens qu'il possède et ceux de sa famille ;
Et vingt-cinq mille francs vous donneront cent mille...

AQUILINO

Dire que ce Dubois, les larmes dans les yeux,
M'embrassait les deux mains, faisait pour moi des
Lorsque je lui donnai cette petite somme ; [vœux,
M'appelant à la fois bon chrétien et grand homme...

(Avec cynisme.)

C'est un premier client qui va me rembourser,
Ce que mon bon Fernand m'a fait perdre et verser.

(A Grappillon.)

C'est ainsi que par toi j'ai maintenant cent fermes,
Dont je touche par an cent mille francs de termes.

L'HUISSIER

Il a fallu bien sûr un homme comme moi.

AQUILINO

Avec qui l'on apprend le vol selon la loi.
Le vol légal et bon, du magistrat habile
Qui jongle avec le droit ; pas le vol imbécile,
Qui laisse le voleur tout aussi malheureux :
Pour lequel les arrêts sont toujours rigoureux.
Un voleur doit du juge acheter la sentence.
Lui donner des arrêts la juste récompense.

Le tribunal humain est souvent un endroit
Où, l'argent vaut tout seul beaucoup plus que le droit.
Adieu maître fripon, je vous devrais la vie ;
Votre combinaison est un trait de génie.

(L'huissier sort en souriant.)

SCÈNE V

LES MÊMES, FERNAND.

AQUILINO s'adressant à son fils qui entre, et selon son habitude s'est assis devant lui. Après l'avoir observé un instant.

Quoi devant moi Fernand vous osez vous asseoir,
Après ce que de vous j'ai surpris au tiroir ?

FERNAND avec calme.

La conscience en moi, mon père est fort tranquille.
Ce n'est pas un grand mal que d'aimer une fille,
Qui n'a d'autre défaut que le défaut d'argent...

AQUILINO

C'est le plus grand de tous, dans le siècle présent.

FERNAND

Pour les gens comme vous mon père, ça peut-être.
Mais pour moi croyez-le ; je ne saurais admettre
Qu'on pose un lingot d'or à la place du cœur,
Et que ce vil métal fasse seul le bonheur.

AQUILINO

Mais il ne s'agit pas d'une histoire de femme !
Car ce que tu m'as fait est cent fois plus infâme.
Cours après des catins tant que tu le voudras ;
Promène-les la nuit tout joyeux à ton bras ;
Amuses-t'en ton saoul ; après tout je m'en moque !
Mais n'épouse jamais une gueuse, une loque,
Qui n'aura qu'un beau nom, des vertus, pour tout
Sans cela tu n'auras de ton père plus rien... [bien.

FERNAND

Cela m'est fort égal ; votre or je le méprise.
Si de le posséder, c'est un vin qui vous grise,
Ce vin est composé de larmes et de sang...

AQUILINO

Après m'avoir volé tu deviens insolent !

FERNAND

Moi je vous ai volé ? comment donc je vous prie.

AQUILINO

Tu deviens assassin, tu m'arraches la vie :
Et tu feins d'ignorer le mal que tu m'as fait.

FERNAND le regardant.

Assassin et voleur à la fois, c'est parfait.
Vous vous portez fort bien, et l'état de victime
Vous rend plus vigoureux ; et je bénis un crime

Qui vous donne cet air et ce ton si gaillard !
Si je suis assassin où donc est le poignard ?

AQUILINO se lève menaçant et jetant ses reçus et papiers
à Fernand.

Tiens voilà ton poignard, ton poison, misérable.

FERNAND lisant les papiers

Du plus grand des forfaits, je me croyais coupable !

AQUILINO

Quoi ? tu ne comprends pas ton ignoble action...

FERNAND

Mais c'est tout simplement la restitution
De ce que nous prenons très souvent dans la caisse,
Des pauvres malheureux. Ce poignard qui vous blesse,
Mon père, vous devriez en ce jour le bénir.
Il grandit votre nom bien loin de le ternir.

AQUILINO

Ainsi tu fais vertu d'un crime sans excuse.

FERNAND

A me croire coupable ainsi je me refuse.
Si de cette façon, je puis être assassin ;
Je suis sans repentir. Je forme le dessein,
De poursuivre le cours d'une telle existence.

Puissé-je au tribunal encourir la sentence,
Qui me condamnera comme un prodigue fou ;
Ladron vous aidera : c'est un bon grippe-sou.

AQUILINO

Sans doute : a-t-on jamais vu pareille folie !
Pour calmer ta fureur il faut bien qu'on te lie,
Insensé, près de qui puises-tu ces leçons ?
Elles sortent bien sûr des petites maisons.
O malheur sans retour ! cruelle destinée !
Ma fortune en ses mains à perte est condamnée !

FERNAND

Voulez-vous donc toujours vivre comme un bandit,
Un malfaiteur public que le monde maudit ?
Cet argent malheureux dites qui vous le donne ?
Est-ce votre travail, vos vertus qu'il couronne ?
Mais réfléchissez donc ? faites comparaison
De vos travaux actifs avec cette moisson
De richesse et d'argent ? Est-ce là le salaire,
Que vous, avec vos gens, vous méritez, mon père ?
Ce que cent ouvriers ne font pas en un an,
Vous le faites d'un coup sur le pauvre artisan.
Vous travaillez beaucoup, mais le travail d'un homme,
Ne produira jamais une pareille somme.
Vous absorbez la part des autres travailleurs,
Et semez en tous lieux le désordre et les pleurs.
Qu'est-ce donc que le prêt ? qu'est-ce donc que la Bour-
Que des lâches moyens de puiser dans la bourse [se ?

Des pauvres malheureux, dont la naïveté
Se laisse prendre au jeu de votre activité ?
Vous avez dépouillé de leurs champs de leurs fermes,
Cent cinquante fermiers : vous avez pris leurs termes.
Achevant leur malheur par l'usure et les prêts,
Vous avez de leur mort prononcé les arrêts.
Aussi de toutes parts les cris de la misère
S'élèvent contre vous : le Ciel sera sévère
Pour votre arrêt suprême, et votre châtiment.
Vous pouvez m'effacer de votre testament ;
Je ne voudrais jamais d'une telle fortune.
Elle doit retourner à la masse commune.

AQUILINO

Je ne puis discuter mon fils avec un fou.

FERNAND

Vous me voulez bien sûr mettre la corde au cou :
Il vous faut pour cela me traiter en malade ;
Vous avez au palais un très bon camarade
Qui saura vous aider à me faire enfermer.
Mais vous ne pourrez pas sitôt me désarmer,
Tenez-vous le pour dit. J'ai de puissantes armes
Qui pourraient au besoin vous arracher des larmes.

AQUILINO

C'est peu de me voler tu menaces encor,
Fourbe, brigand, qui boit mon sang avec mon or ?

FERNAND

Qui n'a pas de raison par l'injure y supplée.
Vous m'aurez devant vous toujours tête levée,
Mon père ; je vous dois l'amour et le respect.
Je ne puis sans frémir soutenir votre aspect, [faites.
Quand je pense aux malheurs, aux dupes que vous

AQUILINO

Alors ce que j'ai fait pour toi, tu le regrettes ?

FERNAND

Il ne faut pas pourtant me croire trop naïf.
Pour amasser toujours si vous êtes actif,
Vos efforts ne sont pas pour moi, je vous assure.
Vous suivez le penchant de votre âpre nature :
Vous n'avez de tourments, de soucis, de soupirs,
Que pour entasser l'or au gré de vos désirs.
Tigre pour le prochain, et bourreau pour vous-même,
L'argent fait votre joie et votre amour suprême.
Il est l'objet constant de vos soins, de vos vœux.
Vous n'en jouissez pas : vous êtes riche gueux.
Et de ce vil métal, la passion sauvage,
Fait de votre maison un vrai champ de carnage
Où vous plongez vos mains, tous les jours, dans le
Vous n'épargnez jamais le juste et l'innocent. [sang.
Car qui n'a pas d'argent, à vos yeux est coupable !

AQUILINO

Et tu n'as pas fini de parler misérable ?
Faut-il pour te chasser requérir un agent !

SCÈNE VI

LES EMPLOYÉS, AQUILINO, LA BARONNE
DE TINANCOURT

BARONNE DE TINANCOURT en fure

Eh ! bien c'est du nouveau, sans me faire annoncer,
Je ne puis désormais chez vous me présenter ?
D'où vous vient aujourd'hui cette fière jactance,
De vouloir que d'un mot on brigue l'audience
Que vous accorderiez suivant le bon plaisir ?

AQUILINO

Madame je ne puis pour vous me départir
De l'ordre qu'il convient d'avoir dans les affaires.
Ce n'est pas par respect des titres nobiliaires,
Mais dans mon intérêt, que j'en agis ainsi.
De luxe et de décor je n'ai pas grand souci.
J'attends mon avocat, mon huissier tout à l'heure ;
Tous les soirs avec eux, seul ici je demeure.
Je ne puis recevoir, Madame, en ce moment ;
Et tous mes employés vont partir à l'instant.

BARONNE DE TINANCOURT

Les brigands de la nuit recherchent le mystère !
Car l'ombre à leurs desseins paraît plus salutaire.

AQUILINO

Madame, il ne faut pas me faire tant de bruit !
Si d'insulter les gens c'est tout votre déduit,
Vous pouvez au dehors fort bien vous satisfaire.

Pour les mêmes motifs je dus m'en séparer.
 Malgré ma résistance, elle a pu s'emparer
 De ton cœur, de ton âme, et par cette doctrine,
 De toute ma fortune elle fait la ruine.
 Elle t'en nourrissait ainsi que de son lait,
 Et toujours contre moi sa langue te parlait.

FERNAND

Non ! jamais contre vous !

AQUILINO

Comment peux-tu le dire
 Après ce que j'entends ! ta parole respire
 La haine contre moi.

FERNAND

Votre ressentiment
 Est tel, que vous jugez de nous deux même ment.
 Vous avez préféré votre argent misérable
 A ma mère chérie, à la femme adorable,
 Que depuis le berceau je vénère à genoux,
 Et vous nous accusez de haine contre vous ?

AQUILINO

C'est assez va Fernand je ne peux plus t'entendre,
 Car aussi toi tu pourrais bien me rendre.
 (*Fernand sort.*)

AGUILINO

Quoique l'on puisse dire, en tes amusements
 Je n'ai jamais perdu ma jeunesse et mon temps.
 On ne m'a jamais fait comme à toi le reproche
 De courir les cafés et les lieux de débauche.

FERNAND

Vous me dites cela pour la première fois.

De ces lieux, vous savez je n'ai jamais fait choix.
 Et si par un malheur ils faisaient ma plaisance,
 Plus innocente encor serait ma conscience,
 Que la vôtre qui doit vous causer des remords ;
 Pour avoir répandu, par l'argent, mille morts.
 Faisant le débauché je n'offense personne.

Tandis que votre jeu détruit et empoisonne.

Vous vous enrichissez des dépouilles d'autrui.

Tel qui brillait hier n'est plus rien aujourd'hui.

Vous répandez partout la douleur et la haine,

Et cette passion des démons est la reine.

Il vaut mieux se livrer à des amusements,

Que de forger toujours pour autrui des tourments.

Votre crime est plus grand, car c'est contre nature,

D'aimer un vil métal plus qu'une créature,

Que Dieu fit pour briller et répandre l'amour.

C'est ce que je voulais vous redire en ce jour.

J'ai fini, je m'en vais, et pour longtemps, mon père.

AGUILINO

En tout ce beau discours je reconnais ta mère ;

FERNAND

Je ne vous ai pas dit un seul mot outrageant
Mon père, mais il faut avant que je m'en aille...

AQUILINO

Tais-toi si tu ne veux qu'à l'instant je te baille
Un soufflet de ma main, et de bonne façon.
Aux enfants, c'est ainsi qu'on donne la leçon.
Ton père à ses parents n'a pas donné de peine.
Il n'avait appris d'eux que le travail, la gêne,
Et c'est par le travail constant, et sérieux,
Qu'il s'est fait à la banque un nom très glorieux.

FERNAND

À la banque, il se peut mais non pas à la ville,
Moins encor au pays.

AQUILINO

Laisse-moi donc tranquille !
C'est la banque qui fait le renom et l'honneur.
Lis ces renseignements. Il n'est pas un seigneur
Qui puisse te montrer une semblable fiche.
(*Montrant sa fiche.*)

FERNAND

Pour en avoir autant, il suffit d'être riche.
Les plus puissants voleurs les ont toujours fort bons.
L'argent rend pur le vol, honnêtes les fripons.
Les agences toujours pratiquent le chantage,
Car l'or selon son poids fait changer leur langage.

4.

BARONNE DE TINANCOURT s'asseyant.

Je ne sortirai pas exprès pour vous complaire.

AQUILINO appelant.

Jean !

SCÈNE VII

LES MÊMES, JEAN LE GARÇON DE BUREAU

JEAN

Monsieur ?

AQUILINO

De ma part vous allez avertir

Mon avocat Ladron.

(Aux employés qui se lèvent.)

Vous pouvez tous sortir.

(Les employés sortent.)

Que je suis assiégé par la vieille baronne,

Que j'attends son secours afin qu'il la raisonne.

JEAN

Bien Monsieur.

(Il sort.)

SCÈNE VIII

AQUILINO, LA BARONNE DE TINANCOURT

BARONNE DE TINANCOURT

L'avocat Ladron votre conseil

Ou complice plutôt, n'aime pas le soleil.

Il est venu chez moi, un beau soir me surprendre,
Et dans mon intérêt (s'entend bien, pour me vendre)
Sous dehors dévoués de me venir sauver,
Il voulait à vos coups doucement me livrer.
Il me croyait sans doute aussi bête que vieille !
Durant près d'une nuit, il me chauffa l'oreille,
Afin de m'attirer à lui par ses discours,
Et pour me dépouiller, me faire lécher l'ours.
Mais j'ai du poil au nez, et j'ai su m'en défaire.
Le chemin des procès conduit à la misère.
Tandis que nous semons notre avoir en plaidant,
L'avocat au palais le récolte en chantant.
Je ne comprenais rien aux fatras et grimoires
Qu'il m'offrait, habillés des plus belles histoires.
Enfin j'y coupai court en lui disant ceci :
Vous êtes bon renard, Ladron, mais grand merci.
Allez chercher ailleurs des poules plus candides :
Nous ne donnerons pas en vos conseils perfides.
A votre Aquilino, mes compliments ; bonsoir.
Et s'il n'est pas content qu'il s'en aille s'asseoir.

AQUILINO avec ses clefs dans la main.

Madame je ne sais pas ce que vous voulez dire :
Restez-là s'il vous plaît, pour moi, je me retire.

BARONNE DE TINANCOURT

Vous ne sortirez pas : vous allez m'écouter
Jusqu'au bout.

AQUILINO se levant et se promenant.

Je ne puis, car il me faut compter
Mon argent tous les soirs ; mettre en ordre ma caisse.

BARONNE DE TINANCOURT le suivant.

Je pense qu'aujourd'hui vous n'êtes pas en baisse,
Car vous m'avez saisi ma maison ce matin.

AQUILINO

Avec vous mon Ladron a perdu son latin.
Et j'en suis pour mes frais ; vous trompez tout le
De vos vols infâmant la preuve surabonde. [monde ;
Il lui montre un carton.
Tenez dans ce carton, qui contient vos dossiers.
Après vous j'ai fourbu vainement vingt huissiers.
Vous ne les avez pas consolé de leur course.
Ils soulageaient leurs pieds en soulageant leur bourse.

BARONNE DE TINANCOURT

Je leur aurais plutôt donné de mon bâton...
On ne se défend d'eux que de cette façon...

AQUILINO

Quoique tranchant de haut, en fait de princerie,
Vous avez sûrement celle d'esroquerie.

BARONNE DE TINANCOURT

Dis donc bientôt dix ans tu n'étais qu'un valet,
Que mon frère souvent coiffait d'un bon soufflet.

Et comment se fait-il, qu'on te voit en carrosse,
Promener aujourd'hui ta personne et ta bosse ?
Tu ne t'es enrichi que par le vol heureux,
Qui grossit tous les jours le flot des malheureux.
Comme un brigand de l'air au sein de la tempête,
Tu t'es fait de leurs cris une joyeuse fête.
Tout t'accuse en ce lieu ; ces tables, ce bureau,
Te traitent chaque jour d'assassin, de bourreau.
Et tu prétends encor me parler de la sorte ?

AQUILINO furieux.

Madame, je prétends moi, vous mettre à la porte.

BARONNE DE TINANCOURT

Je ne m'en irai pas je suis ici chez moi.

AQUILINO

Quoi vous êtes chez vous ? dites par quelle loi ?

BARONNE DE TINANCOURT

Par la loi de justice et de grande sagesse,
Qui dit qu'à nos dépens tu te fis ta richesse.
Que partout en prenant, quand je peux de ton bien
Je ne fais que rentrer quelque peu dans le mien.

AQUILINO

Et c'est pour ce motif, ô femme misérable...

BARONNE DE TINANCOURT

Tais-toi donc vieux valet crasseux et détestable.

AQUILINO suivant la baronne qui tourne autour de son bureau.

Ah! vous allez sortir ou j'appelle un agent?

BARONNE DE TINANCOURT

Et tu ne voudras pas recevoir mon argent?

J'en ai rempli ce sac; entends comme il résonne.

(Elle fait résonner le sac d'écus.)

AQUILINO

Ah! je n'ai plus rien dit: il faut rester, baronne.

BARONNE DE TINANCOURT

Je vois, tu n'en veux plus: tu fais le dégoûté.

Il soulève ton cœur d'en avoir trop goûté.

AQUILINO ouvrant le coffre-fort.

Non je me suis trompé vous êtes digne femme.

Malgré le froid des ans, vous excitez ma flamme.

BARONNE DE TINANCOURT

Ouf n'approchez donc pas; vous pourriez me brûler.

Comme différemment l'argent vous fait parler!...

Mais je viendrai demain, car cette heure est indue.

L'on vous prie à dîner et je suis attendue.

AQUILINO l'entraînant obséquieux.

Foin de dîner ce soir, Baronne c'est assez.

Je vous aime et pour vous je mets fin au procès,

Qui depuis tant de temps, troublait notre tendresse.

De pouvoir vous aimer j'ai l'âme tout en liesse.

BARONNE DE TINANCOURT

A d'autres ce discours, je n'ai plus dix-huit ans...
Sur mes traits du malheur ont passé les autans,
Et mon front sillonné ne reçoit plus de brise,
Et ce n'est pas l'amour, mais l'argent qui vous grise.
Vous mentez en disant que vous m'aimez, paillard.
Comment souffrir d'un vieux l'entretien égrillard !
Adieu.

AQUILINO

Ne sortez pas !

BARONNE DE TINANCOURT

Ah ! je vous remercie ;

A part.

En voyant cet argent le vieux se licencie.
Eh ! bien voyons Monsieur, tout ce que je vous dois :
Je verrais ces papiers pour la première fois.

AQUILINO lisant un papier.

Voici douze cent francs ; vous deviez cette somme
Au concierge Alexandre : il en est mort, pauvre homme.

BARONNE DE TINANCOURT

Et comment se fait-il que vous ayez en main
Ce reçu ?

AQUILINO

Je le pris pour lui donner du pain,
Un jour qu'il se trouvait en très grande détresse...
Voici trois mille francs avancés sur ma caisse.

(On frappe.)

BARONNE DE TINANCOURT

Peste cela va loin ! On frappe allez donc voir.

AQUILINO court à la porte pendant ce temps la baronne prend la liasse de papiers et l'emporte.

(A part).

Et mon vieux est payé !

A Aquilino étourdi.

Je reviendrai, bonsoir.

SCÈNE IX

AQUILINO, JEAN DE LA RUCHE, furieux

JEAN DE LA RUCHE

C'est infâme, Monsieur, je viens chercher ma fille !

AQUILINO

Et moi, c'est mon argent, laissez-moi donc tranquille.

Voulant courir après la vieille baronne

Arrêtez, arrêtez !

JEAN DE LA RUCHE, le retenant

Qu'est-ce donc, qu'avez-vous ?

AQUILINO, furieux

A part

Mon coffre-fort ouvert.

Je vous prie à genoux,

Allez en diligence avertir la police !

JEAN DE LA RUCHE

Oui, rendez-moi ma fille,

AQUILINO

Ah ! je suis au supplice !

Regardant son bureau et se frappant la tête

JEAN DE LA RUCHE, secouant Aquilino

Votre fils est entré chez moi comme un voleur.
Je viens vous demander compte de mon honneur.

AQUILINO

Avec un déserteur, je ne veux pas me battre,
Comptant son argent
Allez vous promener. Million, deux, trois, quatre,
C'est trop fort ! c'est trop fort ! Monsieur, sortez d'ici !
Je ne puis plus longtemps vous écouter ainsi !
Pourquoi donc comptez-vous ma fortune ravie ?

JEAN DE LA RUCHE

Et pourquoi comptez-vous mon honneur et ma vie ?
De ce que fait le fils, le père doit raison.

AQUILINO

Il me plaît de juger, moi, d'une autre façon.

JEAN DE LA RUCHE

Je vais vous appliquer ma main sur la figure.

AQUILINO

Allez donc faux marquis, rebut de la nature !

(Ils sont au point d'en venir aux mains lorsque la porte s'ouvre).

SCÈNE X

LES MÊMES, l'avocat LADRON et l'huissier
GRAPILLON entrent.

AQUILINO

Vous venez à propos.

Appelez un sergent !

A Jean de la Ruche

Et nous allons chercher : vous l'honneur, moi l'argent.

ACTE TROISIÈME

La scène représente un salon de Presbytère

SCÈNE I

FERNAND, CÉLINE

FERNAND

Il paraît que partout votre père vous cherche...

CÉLINE

Il faudra qu'à tout prix notre curé l'empêche
De barrer nos projets et de faire du bruit,
Car c'est sur ses conseils qu'il se règle et conduit.

FERNAND

Reposez-vous sur moi ; n'ayez aucune crainte.
Je m'en vais lui parler sans détour et sans feinte.
Lui dire mon amour, ma ferme volonté
De vous prendre pour femme, et bien sûr sa bonté,
Les soins qu'il doit avoir pour le salut de l'âme,
Lui feront un devoir de bénir notre flamme.

CÉLINE

Et puis il m'aime tant, ce Monsieur Rosencœur!...
Depuis ma tendre enfance il est mon confesseur.

Il connaît tout de moi : mes peines, mes tristesses,
Mes plus ardents soupirs, et mes moindres faiblesses.
Il me parle toujours avec cette onction
Qui comme une eau du ciel calme la passion.

FERNAND

On le dit cependant très sobre et très avare ;
Le voir donner aux pauvres est une chose rare.

CÉLINE

Le monde pour le prêtre est toujours fort méchant.
C'est à l'œuvre qu'il faut juger un artisan.
Pourquoi se montre-t-on au prêtre plus sévère
Qu'au reste des humains ? qu'il soit pur et austère ;
Charitable en secret, sobre dans ses repas ;
Qu'il vive comme un saint ; il n'échappera pas
Aux cruels jugements de la gent libertine.

FERNAND

C'est vrai, le libertin a la langue assassine !
Il n'épargne personne et se pardonne tout.
Pour lui, le bien est mal, et le sage est un fou.
Il donne volontiers aux vertus sa malice,
Et juge son semblable au travers de son vice.
Ainsi tout est faussé par ce prisme trompeur
Qui lui trouble la vue et le rend détracteur.

CÉLINE

Un curé doit rester seul en son presbytère.
A la moindre sortie, il donne ample matière

A gloser sur son dos. Que fait-il ? Où va-t-il ?
De tous ses mouvements, on veut suivre le fil.
On veut savoir chez qui pour le soir on le prie,
Et d'un œil indiscret on plonge dans sa vie.
S'il se nourrit de peu, c'est qu'il vit chichement.
Pour épargner son bien, il se vêt pauvrement.
Si trop souvent dehors il déjeune ou bien dîne,
On dit : C'est sur autrui qu'il fonde sa cuisine.
Afin de s'enrichir, il est très âpre au gain.
Il aime son argent bien plus que son prochain.
Voilà ce qu'à plaisir redit la médisance :
Ce que le monde entend avecque complaisance.

FERNAND

Votre curé pour vous, en revanche est parfait.
Vous ne voyez en lui que vertus que bienfait.
C'est fort bien sûrement, je n'y veux contredire.
Je ne puis cependant m'empêcher de vous dire
Que nos esprits souvent sont dupés par nos cœurs,
Et que de nos pensers nos tendresses sont sœurs...
Qui juge par le cœur doit bientôt en rabattre.

CÉLINE

Vous avez à coup sûr des raisons de combattre
Mon sentiment sur lui.

FERNAND

Peut-être ?

CÉLINE

Vous croyez.

Qu'il n'est pas aussi bon que moi je le voyais ?

FERNAND

Je ne dis pas cela, mais ainsi que le vice,
La vertu très souvent manque aussi de justice.
Où l'un ne voit que mal ; l'autre ne voit que bien.
Ou méchant ou trop bon ; tel est notre entretien.
Car nous voyons autrui selon ce que nous sommes,
Et sur nos actions nous jugeons tous les hommes.
Je sais ce que je sais : nous verrons à l'instant
Si le curé mérite un si bon jugement.
Je ne vous dis qu'un mot ; il voit souvent mon père.
Avec lui longuement il s'entretient d'affaire.
Mon père est son conseil pour placer son argent.
Il n'est pas satisfait s'il n'a pas dix pour cent.

SCÈNE II

LES MÊMES, LE CURÉ

LE CURÉ très obséquieux.

Bonjour Monsieur Fernand... Ma bien chère Céline,
Votre père est venu d'une humeur bien chagrine
Me conter ce matin votre noire action,
Et je me trouve, enfant, dans l'obligation
De ne pas vous prêter une oreille attentive.

CÉLINE

Quoi vous voulez aussi que je vive en captive ?

LE CURÉ

Une fille ne doit avoir d'autre désir
Que d'aimer ses parents et de leur obéir.

Allez, rentrez chez vous avec ma gouvernante.
Vous serez du Seigneur la brebis repentante.
Je vais avec Fernand m'entretenir de vous.
Et puis de vos parents apaiser le courroux...

(Céline sort.)

SCÈNE III

LE CURÉ, FERNAND

FERNAND

Vous avez vu mon père?

LE CURÉ

Il ne veut rien entendre.

FERNAND

Quoi, même à vos raisons, il ne veut pas se rendre?

LE CURÉ

Cependant je pourrais le réduire à la fin.
Je rumine en ma tête un projet plus certain ;
Mais il faudra Fernand que ta main me seconde,
Car c'est sur ton concours que mon espoir se fonde.

FERNAND

S'il ne tient qu'à cela, marchez ; comptez sur moi.

LE CURÉ

A la condition de bien garder la loi,
Que le Maître enseigna dans son saint Evangile.

L'Esprit de l'homme est prompt et sa chair est fra-
Je pense que tous deux vous veillez sur vos sens ! [gile.
Ne les allumez pas aux propos indécents.
Avant le jour fixé, ne faites pas mariage.
Que la grâce de Dieu vous donne ce courage.

FERNAND

Dites mon cher curé quelle combinaison
Avez-vous donc trouvée, à défaut de raison,
Pour convaincre mon père ?

LE CURÉ

Ah ! cela me regarde.
C'est mon secret à moi, dans le cœur je le garde.
Mais on ne vaine le Ciel que par la pureté,
La prière, l'aumône, et par la charité.
Un curé tu le sais a des œuvres sans nombre.
Si tu me vois souvent la figure très sombre ;
C'est que de mon prochain j'ai le plus grand souci,
Et qu'il me faut beaucoup pour donner à merci.

FERNAND

Vous avez cependant de l'argent chez mon père ;
Vous en avez encor, autant chez le notaire.
Vous en avez ailleurs : vous ne pouvez nier.

LE CURÉ

Mais qui met tous ses œufs dans le même panier,
En un jour de malheur à tout perdre s'expose.
Perdre le bien de tous, est une triste chose.

FERNAND (à part)

Je voudrais bien savoir comment il va finir...

LE CURÉ

A Céline bientôt je te voudrais unir,
Mais ce n'est pas aisé; j'ai des parents à vaincre :
Les siens premièrement, puis les tiens à convaincre.
Si tu veux que le Ciel seconde ton amour
Il faudra lui promettre une offrande à ton tour...
Signe moi ce billet; cette petite somme,
T'obtiendras sûrement les dispenses de Rome
Et les faveurs du Ciel. Je commence aujourd'hui.

FERNAND (à part)

Ce qu'il dit en dernier, c'est réclame pour lui !
Voyons ce doux billet poulet de sacristie...

Prenant le billet et lisant.

Je reconnais devoir, sans autre garantie,
Que celle de mon nom, à Monsieur Rosencœur,
Cent vingt-cinq mille francs; cette unique valeur,
Me sera présentée au soir de mon mariage,
Ou bien le lendemain; elle sera le gage
De ma reconnaissance et de ce que je dois
A Monsieur le curé.

FERNAND rejetant le billet sur la table

C'est la première fois
Que je vois abuser d'un si saint ministère;
Traiter un sacrement comme une simple affaire.

LE CURÉ

Mon fils il le faut bien, car la nécessité,
Nous impose des lois contre la sainteté
De nos devoirs sacrés. La misère à nos portes
Vient frapper nuit et jour; elle est de mille sortes.

FERNAND

C'est pour les soulager que vous venez toujours
Au bureau de mon père interroger les cours ;
Guetter pour votre argent ou la hausse ou la baisse,
Et jouant à coup sûr arrondir votre caisse.

LE CURÉ

Sais-tu, des revenus, l'usage que j'en fais?

FERNAND

Vous les placez ailleurs, mais non pas en bienfaits,
Comme vous paraissez vouloir le faire entendre.
Plus fin que moi, Monsieur, n'est pas facile à prendre.
L'amour de l'or vous tient, et cette passion
Vous dessèche le cœur, perd la religion.
Si vous donnez un sou vous en prenez dix mille.
Ainsi des malheureux augmente la famille.
Qu'est-ce donc mille francs donnés par charité,
Si l'avarice en prend plus d'un autre côté!
L'intérêt de l'argent, c'est toujours de l'usure.
Que ce métal produise est contre sa nature.
La matière est inerte, et son activité
S'exerce au détriment de notre humanité.

LE CURÉ

Mais d'où te vient, mon fils, cette belle doctrine?

FERNAND

Dans le bon sens humain, elle a son origine,
Car, il va tout de soi qu'en ne travaillant pas,
On ne peut s'enrichir qu'en volant ici-bas.
L'intérêt de l'argent, ce n'est pas un salaire.
C'est le produit fictif d'une vile matière,
Partant le prix du vol, ou des combinaisons
Qu'ont toujours dans leurs sacs les honnêtes fripons,
Qui du fond d'un bureau, leur servant de repaire,
Vous dépouillent autrui tous les jours sans rien faire.

LE CURÉ

Mon fils, vous vous trompez, car vous savez fort bien,
Que c'est en travaillant comme un parfait chrétien
Que votre père amasse.

FERNAND

Et pouvez-vous le dire.....

Vous jouez sur les mots évidemment pour rire.
Tout le monde travaille, à sa façon, s'entend.
Et le bandit travaille aussi quand il nous prend.
Voler, prier, chanter ou labourer la terre,
C'est travailler toujours de certaine manière.
Tous les spéculateurs s'épuisent jour et nuit,
Au moyen le plus sûr de s'emparer sans bruit

De l'avoir du prochain. Vous trouvez leurs mains nettes
Dès lors que vous touchez des parts à leurs recettes.

LE CURÉ

Mais, il faut cependant marcher avec le temps,
Le ciel avec le monde a des arrangements.

FERNAND

Non ! le produit du mal pour vous doit être infâme !
De l'enfer éternel, il mérite la flamme.

LE CURÉ

Et ce mal, quel est-il ?

FERNAND

Le commerce d'argent,
Car il est le produit des larmes et du sang.

LE CURÉ

L'argent, à votre sens, ne doit donc pas produire ?

FERNAND

Nulle production au prochain ne doit nuire.
Or, ce commerce-là se fait au détriment
Du petit travailleur qu'il frappe constamment.
Je ne signerai pas ce billet sacrilège,
Que d'autres, plus naïfs, donnent dans votre piège.

LE CURÉ

Tu deviens insolent ; il vaut mieux en finir.
J'efface de mon cœur ce triste souvenir.
Malgré tout je m'en vais aujourd'hui te complaire :
A ta cause, Fernand, je gagnerai ton père.

FERNAND

Oh ! je n'y compte pas ; je puis en prendre deuil.
Vos pareils pour autrui ne feront rien à l'œiik

LE CURÉ

Et pour qui me prends-tu ?

FERNAND

Pour un homme, trop homme !
Qui recherche le ciel, sur cette terre en somme.

SCÈNE IV

LES MÊMES, LA BARONNE DE TINANCOURT,
MAURICIA sa fille.

BARONNE DE TINANCOURT entre acariâtre.

Ah ! monsieur le Curé ! Pardon, monsieur Fernand.
Je reviendrai vous voir dans un autre moment,
Car j'ai trop attendu ; j'avais beau faire signe,
Enfin, n'en pouvant plus, j'ai forcé la consigne.
Vous me pardonnerez mon indiscrétion.
Je n'ai pas attendu votre permission.

FERNAND

Vous avez fort bien fait ; au point où sont les choses,
Nous ne nous offrons pas précisément des roses.
Vous troublez à propos un importun discours
Qui ne demande pas à reprendre son cours.

MAURICIA

Dites, Monsieur Fernand, sommes-nous indiscrettes ?

FERNAND

Mesdames, sur ce point, soyez moins inquiètes ;
J'avais un pied dehors à l'instant pour sortir,
Maintenant j'en ai deux, et je m'en vais partir.
Mon bon curé, Madame, et vous Mademoiselle.....
J'ai l'honneur !.....

MAURICIA, avec affectation

Au revoir !

BARONNE DE TINANCOURT

Va-t'en, tire de l'aile !

Fernand sort

SCÈNE V

LE CURÉ, LA BARONNE DE TINANCOURT,
MAURICIA sa fille.

MAURICIA, à part

Ah ! mon pauvre Fernand !

BARONNE DE TINANCOURT

Je crains que ce garçon,
Aux lacets qu'on lui tend, ne fasse le plongeon.
Il est si fort ancré dans l'amour de Céline,
Qu'il irait la chercher jusqu'au fond de la Chine.
Mais je saurai bientôt lui barrer son chemin.
Je suis femme à brouiller la quenouille et le lin.

LE CURÉ

Jamais il n'a parlé d'une telle insolence.
Il m'a fait exercer toute ma patience.

BARONNE DE TINANCOURT

Quoi, vous avez souffert que ce grand polisson
Vous traitât sans respect ! et dans votre maison ?

LE CURÉ

Je ne sais d'où lui vient cette bizarrerie,
De vouloir à tout prix prêcher la théorie
Du mépris de l'argent et de son intérêt.
Il lui faudra pourtant subir bon gré malgré,
De l'or et de son cours, la puissance suprême.

BARONNE DE TINANCOURT

Il maudit donc ainsi sa fortune elle-même,
Car elle est le produit des spéculations,
De l'usure, du prêt, et des séductions
Que son père toujours en son bureau pratique.

LE CURÉ

Il les blâme en effet, et d'un ton énergique.

MAURICIA

Ce m'est un fort bon signe et je l'en aime mieux,
Et par ses sentiments il grandit à mes yeux.

LA BARONNE DE TINANCOURT

Ma fille taisez-vous ; de quel droit je vous prie,
Nous parlez-vous de lui ? C'est moi qui vous marie :
Je dispose de vous selon mon bon plaisir,
Et ce n'est pas à vous, mais à moi de choisir
L'homme ou bien le mari qu'il vous convient de pren-
Car en vous mariant vous me donnez un gendre.[dre,

MAURICIA

Le mari cependant ne doit être qu'à moi,
Et je dois de l'amour suivre la douce loi.

BARONNE DE TINANCOURT

Laissons cet entretien, car il ne me plaît guère :
Il m'échauffe la bile et me met en colère.
C'est avec le curé que je m'en vais signer
Votre contrat ma fille : il faut se résigner.

MAURICIA

Mais vous me donnerez Monsieur Fernand je pense ?

BARONNE DE TINANCOURT

De mon choix à l'instant tu prendras connaissance.
Voici le doux papier de notre engagement,
Par lequel toutes deux nous vous faisons serment
De vous abandonner pour prix de vos services,
De votre dévouement, et de vos sacrifices,
Le jour de ce contrat, en beaux deniers comptants,
Sous forme de treizain, quatre cent mille francs.

LE CURÉ relisant le papier avec un fin sourire.

Ah ! mes pauvres ce jour, célèbreront leur fête !

BARONNE DE TINANCOURT (à part) cyniquement.

Et toi tu rougiras de bon vin ta trompette.

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE MARQUIS DE LA RUCHE

JEAN DE LA RUCHE arrivant désespéré.

Ah ! Monsieur le curé je suis au désespoir,
Car j'ai perdu ma fille.

LE CURÉ

Et je viens de la voir.

JEAN DE LA RUCHE

Où donc ? en quel endroit ?

LE CURÉ

Mais dans mon presbytère.

Elle me demandait un conseil salulaire.

Je me suis empressé de lui dire ceci :

Il ne vous convient pas de promener ainsi,

A l'insu des parents, loin de votre demeure.

Allez, rentrez chez vous, et puis soyez meilleure...

JEAN DE LA RUCHE

Elle a donc dû rentrer !

LE CURÉ

Et oui j'en suis certain.

JEAN DE LA RUCHE

Après elle et Fernand j'ai couru ce matin.

Ne pouvant les trouver, j'ai cru que la folie

Me prenait le cerveau.

BARONNE DE TINANCOURT

Cette infâme Eugénie

J'en suis sûre perdra par orgueil son enfant.

Elle la laisse aller seule au bras de Fernand.

Tout le monde la voit, et tout le monde en glose ;

Et de cette façon à tout elle l'expose.

Elle fait bon marché du nom et de l'honneur.

L'argent à son avis doit suffire au bonheur.

Et toi mon pauvre Jean tu subis ces deux sottises.

Seules dans la maison elles portent culottes ;

Tandis que sans vigueur tu parais en jupon,
De leurs farces d'amour être le beau dindon.

JEAN DE LA RUCHE

Mais pour les empêcher que faut-il que je fasse ?

BARONNE DE TINANCOURT

Il faut prendre un bâton et leur rompre la face.
C'est ainsi que j'en use avec mon cher époux.
Quand il ne va pas droit, je le coiffe de coups.

JEAN DE LA RUCHE

Bel exemple en effet que reçoit votre fille...
Si j'étais son mari je serais moins tranquille.
Si les femmes chez moi portent des pantalons,
Chez vous c'est encor pis : vous êtes des dragons.
Il ne fera pas bon aller de compagnie
Avec vos deux humeurs dont je n'ai nulle envie.
Je vous engage fort à ne les montrer pas.
Ce sont pour des amants de très pauvres appas.

BARONNE DE TINANCOURT

Mais si pauvres soient-ils ; ils valent ta richesse
Qui consiste surtout en coupable faiblesse.
L'amour faible d'un père est souvent un bourreau,
Qui conduit ses enfants par le vice au tombeau.

JEAN DE LA RUCHE

Mais d'une femme aussi le mauvais caractère,
Convertit le foyer en enfer sur la terre.

BARONNE DE TINANCOURT

Je vois que de ton sort tu parais satisfait.
Si ta fille se perd ; tu diras : c'est parfait.

JEAN DE LA RUCHE

Ah ! Monsieur le curé voyez mon infortune,
Délivrez-moi des coups de sa langue importune.

LE CURÉ

Vous savez qu'avant tout je cherche votre bien.

JEAN DE LA RUCHE

Oui, Monsieur le curé.

BARONNE DE TINANCOURT

Je te bats comme un chien.

LE CURÉ

Voici ce qu'à mon sens il conviendrait de faire.

JEAN DE LA RUCHE avec soumission

Oui, Monsieur le curé.

BARONNE DE TINANCOURT

Mais veux-tu donc te taire !

JEAN DE LA RUCHE

Et je ne parle pas.

BARONNE DE TINANCOURT

Allons ferme ton bec,
Ecoute ton pasteur avec plus de respect.

JEAN DE LA RUCHE

Moi j'entends ses conseils et les mets en pratique...

BARONNE DE TINANCOURT

Tu recevras bientôt un soufflet pour réplique.

LE CURÉ

C'est assez, mes enfants.

BARONNE DE TINANCOURT

Voyez ce capucin!

JEAN DE LA RUCHE

Elle est folle !

BARONNE DE TINANCOURT

Tais-toi !

JEAN DE LA RUCHE

Elle a le diable au sein !

LE CURÉ

Si vous continuez ainsi je me retire ;
Tandis que vous parlez, je ne puis rien vous dire.

BARONNE DE TINANCOURT

Il vaudrait mieux s'entendre au lieu de tant crier.

LE CURÉ

Pour calmer vos fureurs...

BARONNE DE TINANCOURT

Il faudrait un pompier,
Car Monsieur est en feu, voyez comme il soupire.
Il lance des tisons chaque fois qu'il respire.

JEAN DE LA RUCHE

Avec elle jamais on n'a le dernier mot.
Au mari qui la prit, il échut un beau lot.
Habile de sa main autant que de sa langue,
C'est toujours un soufflet qui signe sa harangue.
Bien sûr en la faisant le bon Dieu s'est mépris !
De créer un sultan il avait entrepris.
Sa main a dévié : cette femme est sortie
Comme un démon sans sexe, ou bien une furie,
De son erreur funeste.

BARONNE DE TINANCOURT

Et tu prétends fripon
Me traiter de la sorte en ce lieu, sans raison ?

LE CURÉ appelant

Florentine !

FLORENTINE arrivant

Monsieur !

LE CURE

Portez-moi ma douillette!

Je sors ! insultez-vous et cassez-vous la tête

Autant qu'il vous plaira....

JEAN DE LA RUCHE

Sans me donner conseil.

LE CURÉ

Allez donc au dehors prendre un peu le soleil.

(Le curé prend son bicorné et se retire.)

SCÈNE VII

BARONNE DE TINANCOURT, MAURICIA,
JEAN DE LA RUCHE, EDGARD.

EDGARD en entrant

On vous cherche partout, qu'avez vous fait ma mère?
Le terrible usurier escorté d'un agent,
S'est présenté chez vous réclamant son argent.

JEAN DE LA RUCHE (à part)

La vieille en mon lacet tombe pour ma vengeance.
Le diable ou le hasard enfin me récompense !

BARONNE DE TINANCOURT (bas à Jean de la Ruche)

Tu détiens en tes mains ma vie et mon honneur.
Je t'aime mon marquis, sois un homme de cœur.

A son fils

Je ne sais pas Edgard ce que cela veut dire,
Le vieil Aquilino doit avoir le délire !
La fièvre des écus lui trouble le cerveau ;
Lui fait prendre souvent un poulet pour un veau.

JEAN DE LA RUCHE à la baronne à part

Mais je vous vis pourtant ; je n'ai pas la berlue.

BARONNE DE TINANCOURT

Cependant tu diras que tu ne m'as pas vue.

JEAN DE LA RUCHE à la Baronne à part

Comme vous le prenez, je suis le seul témoin,
Et je témoignerai contre vous au besoin.

EDGARD

Qu'avez vous tous les deux avecque vos grimaces,
Et vos roulements d'yeux, vos gestes, vos menaces ?

BARONNE DE TINANCOURT

Il dit qu'à la nuit brune il t'avait vu sortir
De chez Aquilino.

EDGARD à Jean

Quoi vous osez mentir !
Et m'accuser ainsi ! mais c'est épouvantable !

JEAN DE LA RUCHE

Je n'ai pas dit cela.

BARONNE DE TINANCOURT à Jean de la Ruche (à part)

Tais-toi donc misérable !

JEAN DE LA RUCHE

Je ne me tairais pas : c'est Madame qui ment,
Je ne vous ai pas vu, j'en fais ici serment.

EDGARD à la Baronne

Qu'est-ce donc que ceci ? ma mère, je vous prie.
Ne faites pas durer cette plaisanterie :
Elle pourrait ancrer aux esprits cette erreur ;
Que vous êtes escroc, et que je suis voleur.

BARONNE DE TINANCOURT

Quand après avoir bu votre esprit se déränge,
Ainsi qu'à tous les sots la langue vous démange,
Allons Jean le marquis, dites la vérité.

JEAN DE LA RUCHE

Vous direz que je mens avec sérénité.
Tantôt il faut parler, tantôt il faut se taire,
Je ne sais pas comment je pourrai vous complaire.

BARONNE DE TINANCOURT

C'est entendu mon Jean, tu ne diras plus rien....
Toi, pas un mot de plus, Edgard, tu m'entends bien.
Il serait temps enfin je crois de nous entendre.
Où donc est le Curé?

EDGARD

Je ne puis rien comprendre,

BARONNE DE TINANCOURT

Que n'importe après tout : tu comprendras plus tard.
Dites donc un secret à ce jeune moutard,
Pour qu'il l'aille conter à tous ses camarades ;
En jouant avec eux et buvant des rasades.
Un secret pèse autant au fort sexe barbu
Qu'au nôtre très fragile, une fois qu'il a bu.
Chacun se le disant juste au trou de l'oreille,
Il court en un instant partout à tire-d'aile.

EDGARD

Vous m'honorez beaucoup, ma mère, grand merci.

BARONNE DE TINANCOURT

Oui cela t'apprendra qu'il faut rester aussi
Dans ta discrétion.

EDGARD .

Votre discours m'embrouille,
Car vous m'étourdissez.

BARONNE DE TINANCOURT

Je te vais chanter pouille,
Si tu viens de nouveau me conter ton histoire.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE CURÉ rentrant.

LE CURÉ

Sans aller à Neuilly je retrouve la foire
Campée en mon salon. Madame c'est assez !
Vous insultez toujours, toujours vous menacez ;
C'est toujours pour crier que votre bouche s'ouvre.

BARONNE DE TINANCOURT

Un sage ne dit rien qu'il ne sache et ne prouve.
Pour me parler ainsi vous avez vos raisons.

LE CURÉ

Oui je suis aumônier des petites maisons :
Aussi de vos fureurs je reconnais la cause.

BARONNE DE TINANCOURT

Vivant avec les fous, à folie on s'expose.

LE CURÉ

Vous m'insultez Madame et je ne sais pourquoi ?
Il faut vous souvenir que vous êtes chez moi.

BARONNE DE TINANCOURT

Je ne dirai plus rien : je veux être bien sage.
Pour nous entendre encor donnez-vous du courage.
Mais c'est à mon marquis de parler le premier.

JEAN DE LA RUCHE

J'aimerais cent fois mieux être seul et dernier.

BARONNE DE TINANCOURT

Ah ! je comprends marquis, ma présence te gêne.
Cependant je connais le motif qui t'amène,
Je me retirerai, si c'est là ton désir.

JEAN DE LA RUCHE

C'est ça, retirez vous, vous me ferez plaisir,

La Baronne, Mauricia et Edgard son fils se retirent au fond de la scène et s'entretiennent à voix basse tandis que le Curé et Jean de la Ruche parlent sur l'avant-scène.

Je venais vous trouver au sujet de ma fille.
Céline s'est coiffée en diable d'un beau drille :
Du fils d'Aquilino ; vous le connaissez bien.
C'est le fils d'un voleur et d'un mauvais chrétien
Qui par son air si doux, et son humeur câline,
A su tromper ma femme et séduire Céline.
Et je ne veux pas, moi, pour gendre ce garçon :
Que jamais mon enfant se signe de son nom.

LE CURÉ

Vous savez que Fernand a très belle fortune.

JEAN DE LA RUCHE

Il vaudrait mieux pour moi qu'il n'en aurait aucune.
Sa richesse est du vol le prix et le butin,
Et c'est injustement qu'il la garde en sa main.
Je ne pourrai jamais consentir et permettre
Que ma fille chérie aille s'asseoir, peut-être,
Sur un siège volé par l'usure aux aïeux,
A mon grand-père aimé, ce noble malheureux,
Qui pour servir l'État défendre la patrie
Engagea tous ses biens, partit pour l'Algérie ;
Et puis quand il revint, et réclama son dû
S'aperçut tristement qu'il avait tout perdu.
Tandis qu'il se battait avec force et vaillance,
Un juif en son château campait sa résidence,
Et jouissait pour lui de ses biens usurpés.
Ainsi les bons chrétiens par les juifs sont frappés.
Ils exploitent leur mort et jusqu'à leur courage.
Ils en touchent le prix et souvent l'héritage.
Se font argent de tout et puis pour se couvrir,
S'affublent de beaux noms qui leur pourront servir,
A briller dans le monde, à se montrer honnêtes,
Intègres, glorieux, et toujours les mains nettes.

LE CURÉ

Mais Fernand n'est pas juif.

JEAN DE LA RUCHE

C'est encor bien pis !

C'est un mauvais chrétien par l'argent circoncis.

Ah ! Monsieur le curé, voyons je vous supplie,
Sauvez ma chère enfant, guérissez sa folie.

LE CURÉ

On ne vaine un amour que par un autre amour.

(à part.)

Je puis enfin de lui me venger à mon tour.

(à Jean de la Ruche.)

Il faut lui présenter un jeune homme à sa place,
Aimable, gracieux, charmant, de bonne race.

JEAN DE LA RUCHE

Ce n'est pas une oiseau très facile à trouver.

LE CURÉ

Avant qu'il soit nuit close il peut nous arriver.

JEAN DE LA RUCHE

Mon bon curé merci, faites-le moi connaître.

J'accepte tout de vous, car vous êtes mon maître.

LE CURÉ plus bas.

Vous l'avez près de vous.

JEAN DE LA RUCHE

Quel est-il ?

LE CURÉ se tournant vers le groupe de derrière,

C'est Edgard

Approchez mes enfants, je veux vous faire part,
Du projet qu'a Monsieur de vous donner sa fille;
Ainsi vous ferez tous une même famille.

BARONNE DE TINANCOURT

Allons embrassons-nous en ce jour de bonheur.

EDGARD transporté de joie au curé

Parmi tous les humains vous êtes le meilleur.

A Jean de la Ruche.

Je vous donne déjà le doux nom de beau-père.

BARONNE DE TINANCOURT à Jean de la Ruche.

Je t'offre tous les vœux de mon amour sincère.

MAURICIA

Enfin notre entretien finit par un bon bout.

Mais nous sommes restés assez longtemps debout.

Il faudrait nous asseoir.

SCÈNE IX

LES MÊMES, LE BARON DE TINANCOURT
et AQUILINO

AQUILINO entrant

C'est une malhonnête.

BARONNE DE TINANCOURT (reculant d'effroi)

Que vient-il faire ici, cet affreux trouble-fête ?

AQUILINO l'apercevant

Je vous retrouve enfin, Madame ; vous voilà !

BARONNE DE TINANCOURT

Mais vous n'avez pas l'air plus content pour cela.

AQUILINO

Si fait, je suis content, et vous douce Baronne ?

BARONNE DE TINANCOURT

Je déborde de joie et mon âme rayonne !...

De vous revoir encor comme au jeune vieux temps,
Quand nous n'avions tous deux que dix-huit ou vingt
Vous en souvenez-vous ; chaque fête à la danse, [ans !
Vous me suiviez de près avec une insistance
Qui me faisait rougir.

AQUILINO

J'en suis bien revenu !...

Il me faut mon argent.

BARONNE DE TINANCOURT

Votre cœur ingénu

Vous dictait de ces mots aussi doux que timides,
Qui vous attendrissaient, rendaient vos yeux humides...

AQUILINO

Donnez-moi mes papiers et laissons ce discours.

BARONNE DE TINANCOURT

Aux portes du château vous me guettiez toujours !

AQUILINO

Mais vous allez cesser cette plaisanterie !

BARONNE DE TINANCOURT

Vous n'aviez pas alors cette bizarrerie
De n'aimer que l'argent.

AQUILINO

Mais encore une fois
Rendez-moi mes valeurs.

BARONNE DE TINANCOURT

Votre amour, votre choix
M'avaient pour seul objet.

AQUILINO

Vous n'êtes pas ma femme
Pour me parler ainsi.

BARONNE DE TINANCOURT

Je sais bien votre flamme
Avait changé de cours.

BARON DE TINANCOURT

Ce fut heureux pour lui.

A Aquilino

Je vous la céderais volontiers aujourd'hui.

BARONNE DE TINANCOURT

C'est bien à toi gredin de parler de la sorte!

Si tu dis rien encor je te mets à la porte.

BARON DE TINANCOURT

C'est bien dit, si tu peux, car tu n'as pas ce droit.

BARONNE DE TINANCOURT

Et tu le verras bien si tu ne marches droit.

BARON DE TINANCOURT

Quand par hasard, Madame, a du vent en aisselle,

Sa fureur du logis augmente la vaisselle.

AQUILINO

Mais tout cela n'est rien, ce soir sur mon bureau,

Elle a pris mes reçus et puis un bordereau,

Contenant des billets de très grande valeur.

BARONNE DE TINANCOURT

C'est un si grand plaisir de voler un voleur!

LE CURÉ grave, inquiet.

Quoi Madame c'est vrai?

BARONNE DE TINANCOURT

C'est la dot de ma fille
Que j'ai repris chez lui ; j'ai l'âme bien tranquille.

AQUILINO

Ceci passe mesure et je deviendrai fou.
Je ne m'attendais pas à si terrible coup.
Je m'en vais de ce pas avertir la police.

BARONNE DE TINANCOURT l'arrêtant

Quoi vous voulez encor engraisser la Justice?...
Attendez donc un peu. Pour avoir votre argent,
Vous n'aurez pas besoin de juge et de sergent.
De rentrer dans ce bien vous avez grande envie.

AQUILINO avec empressement

Vous me rendrez bien sûr beaucoup plus que la vie.
Ayez pitié de moi.

BARONNE DE TINANCOURT

Pourquoi faire un procès.
Un avocat pour vous plaiderait sans succès !
J'aurai de la prison, une amende peut-être.
Mais vous ne serez pas de ce sac sitôt maître.
Vous avez un moyen de rentrer dans ce bien.
Son retour fortuné ne vous coûtera rien.

AQUILINO

Eh ! je suis prêt à tout... que faut-il que je fasse?...

BARONNE DE TINANCOURT

Ces valeurs sur ma fille à l'instant je les place.
Que votre fils Fernand les prenne, en la prenant
Comme épouse, et ainsi tout bien nous concernant
Fera retour sur vous.

AQUILINO réjoui

Tudieu ! l'idée est bonne !
A ce sage conseil, joyeux je m'abandonne.

BARONNE DE TINANCOURT à Edgard

Tu comprends maintenant ?

EDGARD

Oui, je suis ahuri.

BARON DE TINANCOURT à sa femme

Remets-donc à ta fille en dot mon favori.

ACTE QUATRIÈME

*Même décor qu'au premier Acte, salon des
de La Ruche.*

SCÈNE I

JEAN DE LA RUCHE sur la scène en train de
dessiner les armes de sa famille pour la vingtième
fois. — EUGÉNIE.

EUGÉNIE

Que faites vous donc là?

JEAN DE LA RUCHE

Madame je travaille.

EUGÉNIE après avoir observé le travail

Que ne faites-vous donc quelque chose qui vaille,
Au lieu de dessiner pour la vingtième fois,
Les armes de famille? Il vaudrait mieux, je crois,
Employer votre temps d'une manière utile.

JEAN DE LA RUCHE

Cette occupation à vos yeux est futile?

EUGÉNIE

Quel profit tirez-vous de ce travail oisif?

JEAN DE LA RUCHE

Madame à votre sens, il n'est de lucratif
Que ce qui peut servir à manger et à boire.
En dehors de cela tout est chose illusoire.
Pour vous, tout ne vaut rien.

EUGÉNIE

Il faut vivre pourtant.
L'argent ne nous vient pas à la poche en chantant.

JEAN DE LA RUCHE

Vous savez que bientôt Céline se marie...

EUGÉNIE stupéfaite

Céline se marie? avec qui je vous prie?

JEAN DE LA RUCHE

Avec Edgard.

EUGÉNIE

Edgard! son cousin? Non jamais!

JEAN DE LA RUCHE

Vous protestez en vain, c'est conclu: désormais
Vous n'avez qu'à songer aux apprêts du mariage.
Ne perdez pas de temps en bruit et verbiage.
Nous l'avons décidé par devant le Curé.

EUGÉNIE

Que m'importe l'avis de votre tonsuré,
Qui voulant arrondir sa caisse et sa prébende,
Fait des contrats d'amour tous les jours sur com-
Pour moi c'est un abus que je ne puis souffrir, [mande.
Que de voir un curé doucement s'enrichir
Du produit de sa charge et de son ministère.

JEAN DE LA RUCHE

Son intervention nous est très salutaire.

EUGÉNIE

Je voudrais bien savoir la raison et la loi,
Qui lui donne ce droit, de très mauvais aloi,
D'unir de désunir une fille, un jeune homme
Sans leur consentement ; selon le poids la somme
De la dot d'une part, de l'emploi d'autre part.
C'est une chose indigne et je le dis sans fard,
Qu'un prêtre du Seigneur, se livre à ce commerce,
Pratique de l'argent, la doctrine perverse,
Et sur l'autel de Dieu vénère le veau d'or.

JEAN DE LA RUCHE

Vous ne vous rendez pas ? Vous résistez encor ?
Moi qui comptais sur vous pour amener ma fille
A prendre ce parti !

EUGÉNIE

Eh bien ! c'est inutile !

Je ne céderai pas : et loin de l'engager
A céder à son tour, je vais l'encourager
A résister toujours ! Malgré votre promesse,
Ma fille est de son cœur souveraine maîtresse.

JEAN DE LA RUCHE

Cependant le curé fait tout pour notre bien.

EUGÉNIE

Il eut cent fois mieux fait de se mêler de rien !
Il n'a d'autre souci croyez-moi que lui-même.
Amasser de l'argent c'est son désir suprême.
Il ne ressemble pas au doux abbé Sibon
Qui se prive de tout, et se montre si bon,
Si prodigue en bienfaits que dans tout Belleville,
Qui ne l'aime et vénère, il n'est point de famille.
Chacun, un jour ou l'autre, ayant senti sa main
L'acclame et le bénit partout sur son chemin...
Un soir, il s'en allait, tout courbé sans rien dire
Dans un quartier obscur plus fait pour le maudire.
Il semblait se cacher comme un vil malfaiteur.
Il rasait tous les murs. Soudain le bon pasteur
Entra sans qu'on le vit dans la pauvre demeure
Que hantaient la misère et la mort à toute heure :
C'était d'un ouvrier le malheureux réduit...
Il y portait du pain, en secret chaque nuit,
A six petits enfants qui n'avaient plus de mère,
Et dont il était seul l'assistance et le père.

JEAN DE LA RUCHE

Ce cher abbé Sibon est un Saint, en effet,
Et chacun de ses pas, est un nouveau bienfait.

EUGÉNIE

On peut en dire autant de plusieurs autres prêtres
Qui, pour semer le bien seront toujours nos maîtres.
Au quartier Saint-Ambroise on eut l'abbé Guédon,
Dont la discrète main fût prodigue de don.
Ce dernier sûrement mourut dans la misère,
Mais ses pauvres comblés lui firent une bière,
Où, tout enveloppé de regrets et de pleurs,
Qui l'embaumèrent plus que le parfum des fleurs,
Il s'endormit un jour du doux sommeil du juste.
Aussi, la charité vint couronner son buste...
Mais ne me parlez pas de ce prêtre d'argent,
Qui signe des traités comme un vulgaire agent.
Qui se fait de l'Eglise et de son presbytère,
Des lieux de rendez-vous pour y traiter d'affaire.
Il est riche et partant on croit à sa vertu.
Et j'y croyais aussi, mais j'en ai rabattu.
Je ne puis me fier à l'austère apparence,
Dont mes yeux exercés percent la transparence.
On a beau l'appeler bon administrateur,
Pour couvrir de ses doigts l'instinct accapareur.
Il n'a pas dans son corps l'âme d'un bon apôtre.
Il lui faut un comptoir; sa charge est pour un autre.

JEAN DE LA RUCHE

Envers notre curé vous êtes en courroux.

EUGÉNIE

Vous admirez son masque, et je vois en dessous.

JEAN DE LA RUCHE

Je vous trouve pour lui très dure et très sévère.

EUGÉNIE

Un prêtre aimant l'argent souille le sanctuaire
Du Dieu qui ne fut roi que par sa pauvreté,
Et dont l'enseignement n'était que charité.

JEAN DE LA RUCHE

C'est fort bien dit, ma foi, mais parlons d'autre chose.
Vous savez qu'à plaisir sur notre fille on glose :
Et pour y couper court, et sauver son honneur,
Je veux la marier et faire son bonheur.

EUGÉNIE

Dans ce cas mon marquis, il faut la laisser libre
De choisir son mari, sa manière de vivre.

JEAN DE LA RUCHE

Oui pourvu que son choix me convienne pourtant :
Qu'elle m'impose pas à tout prix son Fernand.

EUGÉNIE

Ainsi vous la voulez soumise à vos caprices,
Et qu'elle y trouve encor sa joie et ses délices ;
En un mot elle est libre à la condition

(Ironiquement.)

De ne pas être libre : et vous avez raison.

JEAN DE LA RUCHE

Je ne veux pas Fernand.

EUGÉNIE

Elle n'en veut pas d'autre.

JEAN DE LA RUCHE

C'est vous qui l'inspirez et son choix est le vôtre.

EUGÉNIE

Son choix est bien le sien, celui de son amour.

JEAN DE LA RUCHE

On dit que c'est à vous que Fernand fait sa cour.

EUGÉNIE

Et vous prêtez l'oreille à ce propos infâme !

JEAN DE LA RUCHE

De l'avoir provoqué seulement je vous blâme.

EUGÉNIE

Je ne mérite pas cet indigne soupçon.

JEAN DE LA RUCHE

Vous méritez au moins cette juste leçon.

EUGÉNIE

Non ! encore une fois, et ne vous en déplaîse,
Pour répondre de moi je suis fort à mon aise.
Je n'ai jamais manqué de faire mon devoir,
Et malgré le soupçon que vous pouvez avoir,
Je vous mets au défi de me nommer personne
Qui puisse m'accuser, à part votre baronne.

JEAN DE LA RUCHE

Pourquoi recevez-vous Fernand dans la maison ?

EUGÉNIE

Il prétend à ma fille en honnête garçon.
Je trouve son parti très sage et légitime,
Et de les voir unis, c'est mon désir intime.

JEAN DE LA RUCHE

Ils ne s'uniront pas, c'est moi qui vous le dis.
La race dont il est, je l'abhorre et maudis.
Plutôt que de souffrir d'avoir un juif pour gendre,
J'irai de désespoir tout aussitôt me pendre.

EUGÉNIE

Ah ! ne vous pendez pas pour cela mon mari ;
Je vous verrai pendu, bien sûr, d'un œil marri.
Mais votre désespoir me laisse fort tranquille,
Car vous irez vous pendre au cou de votre fille.

JEAN DE LA RUCHE

Et vous croyez cela?

EUGÉNIE

C'est ma conviction.

JEAN DE LA RUCHE

Vous ne faites pas cas de ma décision.

EUGÉNIE

De votre désespoir je ne tiens aucun compte.

JEAN DE LA RUCHE

Je ne survivrai pas vous savez à ma honte.

EUGÉNIE

Quelle honte à cela trouvez-vous s'il vous plait?
Vous croyez qu'à mes yeux, l'honneur, c'est l'intérêt;
Et que du vol heureux j'approuve la richesse;
Que sur le poids de l'or je règle ma tendresse!...
Eh! bien vous vous trompez, comme vous j'ai souci
De l'honneur et du nom. Si Fernand vient ici,
C'est que dans ses projets il n'est rien qu'il me cache.
Qu'il n'a rien de honteux en son cœur, que je sache.
Vous ne pouvez je pense imputer à forfait
A ce fils innocent ce que son père a fait.

JEAN DE LA RUCHE

Contre lui dans le cœur je n'ai pas de rancune.
Mais j'en veux seulement à l'infâme fortune
Qui rougira toujours et ses mains et son front,
Et fera de son nom une injure, un affront.

EUGÉNIE

Ce que son père a fait n'est pas irréparable,
Et pour moi votre choix est bien moins honorable,
Car Edgard ne vaut pas mon Fernand : tant s'en faut.
Sa famille n'est pas sans tare et sans défaut.
Sa mère vous savez en fait de baronnie,
N'a que celle du vol et de la calomnie.
Ayant mangé son bien depuis plus de dix ans,
Elle met à profit tous les expédients
Pour dîner tout son saoul et faire chère lie.
Sur l'argent du prochain elle règle sa vie.
Elle enjole les gens par son air douxereux,
Et les fait choir ainsi en ses laes dangereux.

JEAN DE LA RUCHE

Cependant à son fils j'ai donné ma parole.

EUGÉNIE

Dans vos engagements vous êtes bien frivole.
Faire ainsi bon marché comme d'un animal
Du fruit de son amour, d'un enfant : c'est très mal !
On ne dispose pas d'une fille sans elle.
Le pasteur comme il veut choisit sa pastourelle.

Plus heureuses cent fois sont les filles des champs,
Qui peuvent librement se choisir leurs amants.

SCÈNE II

LES MÊMES, SUZANNE

SUZANNE

Madame un gros Monsieur qui se dit la police
Demande à vous parler.

EUGÉNIE à part

● C'est de par la justice
(haut)

Qu'il vient assurément. Faites-le donc entrer.

SCÈNE III

JEAN DE LA RUCHE, EUGÉNIE, UN AGENT

UN AGENT

Madame malgré moi je viens vous déranger...
Monsieur le procureur m'a chargé d'une enquête
Sur dame Tinancourt. Je viens sur sa requête,
M'enquérir près de vous de tout ce qu'elle fait.

JEAN DE LA RUCHE

Ah! vous tombez fort bien, vous serez satisfait.
Si vous le permettez, d'ici je me retire.
Du reste sur ce point, je ne saurais rien dire.

SCÈNE IV
EUGÉNIE, L'AGENT

L'AGENT

J'ai recueilli déjà plusieurs renseignements
Sur ses habiletés et ses agissements,
Pour soutirer l'argent de l'avare lui-même,
Et lui donner ainsi soulagement extrême.
Car en lui promettant de doubler son avoir
De sa cupide envie elle allèche l'espoir.
Dans sa loge, en secret, hier soir la concierge,
Ainsi me l'a dépeinte avec sa langue vierge.
Elle voit maint huissier gravir son escalier,
Toujours des fournisseurs assis sur le palier,
Qui las de l'appeler, de frapper à sa porte,
Presque tous les matins, la guettent de la sorte.

EUGÉNIE

Dire que notre honneur a souvent pour destins,
De périr sous les coups de ces méchants potins.

L'AGENT

Oui nos rapports souvent n'ont pas une autre source.

EUGÉNIE

Mais dites donc plutôt qu'ils sortent de la bourse.
Suivant que vous serez ou ladre ou généreux,
Vous aurez d'un portier le discours doucereux.

Il faut alimenter la dent de ce Cerbère,
Si l'on veut adoucir sa langue meurtrière.
Il est le pratiquant du chantage légal ;
Les gens de votre espèce y trouvent leur régal.

L'AGENT

Il faut que quelque part la police s'éclaire.

EUGÉNIE

Et gagne à dénigrer un injuste salaire...
Je ne puis vous aider à ce triste métier,
Car il faut pour cela la langue d'un portier.

L'AGENT

Si je me suis trompé je vous fais mes excuses.

SCÈNE V

EUGÉNIE, L'AGENT, FERNAND

FERNAND entrant brusquement

Avec de fins renards il faut doubler de ruses.

L'AGENT

Vous venez à propos, j'étais prêt à sortir ;
Madame ne voulant en rien se départir,
Même pour se venger, de sa grande réserve.

EUGÉNIE

De me venger ainsi que le Ciel me préserve !

FERNAND

Vous ne connaissez pas sa conduite envers vous.
Et sans vous en douter vous souffrez de ses coups.
Jalouse des attraits qu'à pour moi votre fille ;
De briser nos liens, nuit et jour elle grille.
Pour atteindre ce but elle n'épargne pas,
Ses suppositions, ses discours, et ses pas.
Partout par ses propos engendrant la discorde,
De sa perfide envie elle trahit la corde.
Elle a dit à Monsieur que je venais ici,
Sous dehors d'amitié, pour le tromper aussi.
Que ma cour à Céline était la couverture
Qui cachait de nous deux l'insolente imposture.
Qu'un jour, en un hôtel elle nous vit entrer ;
Qu'ainsi, sans plus chercher elle pût pénétrer
De nos relations le ténébreux mystère.
Qu'en donnant en secret cet avis salutaire,
Elle a cru pour le bien, accomplir un devoir.
Mais ce beau sentiment n'a pu vous décevoir.
Vous venant de la part de cette horrible femme.

EUGÉNIE

Pour se faire accepter la calomnie infâme,
Veut toujours s'affubler d'un semblant de bienfait,
Et d'un zèle hypocrite habiller son méfait.

FERNAND.

Mais tout cela n'est rien ; elle a fait pis encore.
Tant la fièvre du mal en son cœur la dévore.
Elle s'est entendue avec notre curé
Qui lui prête en-dessous un concours assuré.
Ils ont élaboré d'affreux projets ensemble
Afin de nous brouiller. Ils sont puissants, je tremble
Qu'ils n'en viennent à bout par leurs efforts constants.
Ils assiègent mon père en tous lieux, en tout temps,
Et de mille façons tentent son avarice :
Car pour gagner un homme il faut flatter son vice.
La Baronne a promis à mon père son dû,
L'argent par lui prêté qu'il croyait bien perdu,
S'il me force à choisir sa fille pour ma femme.
Il croit par cette dot disposer de ma flamme.
En la forme voulue ils ont fait un traité,
Et de cette union mon père est entêté.
Mais j'ai ma tête aussi ; je ne veux que Céline!...
Qu'à nulle autre jamais mon amour ne m'incline.

EUGÉNIE

Il faudra cependant éventer ce complot.

FERNAND

Je me charge tout seul d'attacher le grelot,
Afin que nos vieux rats tombent dans la ratière.

SCÈNE VI

LES MÊMES, SUZANNE

SUZANNE

La Baronne est ici dans la fureur dernière :
Elle voulait entrer en criant au salon.

FERNAND

C'est bien ; l'affreux serpent tombe sous mon talon.
Je m'en vais l'écraser ; et vous verrez Madame,
Comment ses noirs projets vont descendre leur gamme...

A l'agent.

Il faut nous enfermer tous deux dans ce placard.
La vieille en nos lacets glissera sans retard.

(Ils se cachent tous deux dans le placard.)

EUGÉNIE

Que va-t-il se passer ? Quelque chose d'horrible !
Enfin faites entrer notre vieille irascible.

(Suzanne sort.)

SCÈNE VII

EUGÉNIE, LA BARONNE DE TINANCOURT,
FERNAND et L'AGENT cachés dans le placard.

BARONNE DE TINANCOURT aigrement

Eh ! bien cela vous va de trancher de si haut !
On n'entre plus chez vous qu'en livrant un assaut

Au concierge, à sa femme, et puis à la servante !
En vain j'ai supplié de manière pressante.
A ma condition on manquait de respect ;
Mais j'ai changé de ton bien vite à cet aspect.
Vous êtes, Eugénie, une gueuse imbécile,
Dont on n'a pu polir la nature indocile.
Vous avez fréquenté vainement tous les miens,
Qui sont de grandes gens et puis de bons chrétiens.
Nul n'a pu corriger votre rude nature ;
Au contraire avec vous mon Jean se dénature.

EUGÉNIE

Pour vous de vos grands noms les trompeurs oripeaux,
Que vous jetez partout par manière d'appeaux,
Afin de voler mieux sous couvert de noblesse.
J'aime mieux être bonne en mon humble bassesse,
Que méchante avec grâce, et fourbe comme vous,
Qui séduisez des yeux, et frappez en-dessous.

BARONNE DE TINANCOURT

Je ne pouvais de vous, Madame, moins attendre.
Mais je suis sans regret ; je saurais vous le rendre.
J'ai déjà le moyen de vous faire enrager,
Sans me laisser par vous vainement outrager.
Je viens vous apporter une bonne nouvelle
Qui fera tressaillir votre sottie cervelle.
Ma fille se marie.

EUGÉNIE

Avec qui s'il vous plaît ?

BARONNE DE TINANCOURT

Avec ce beau Fernand qui tant vous satisfait.

EUGÉNIE

La nouvelle, en effet, provoque ma surprise.
C'est un songe de nuit qui vous berce et vous grise !
Mais la réalité lui donne son dédit.

BARONNE DE TINANCOURT (lui montrant un papier)

Lisez donc son papier qui fait tout son crédit.
J'ai son engagement.

EUGÉNIE

Ceci c'est autre chose,
Et de ce changement je ne vois pas la cause.
Votre instinct malfaisant y voit double profit :
Notre mal, votre bien : et cela vous suffit.
Mais pour Aquilino sans un grand avantage,
Il n'a pu consentir à votre mariage.
Je vois ouvertement en cela votre bien ;
Je n'y discerne pas si clairement le sien.

BARONNE DE TINANCOURT

Que vous avez, enfant, l'intelligence obtuse !

EUGÉNIE

Je sais qu'auprès de vous je ne suis qu'une buse!...

A part se ravisant.

Ah ! je n'y pensais plus... et mes gens au placard !
Il leur faudra de l'air... et plus tôt que plus tard...

A la Baronne.

Il m'a donné je crois un papier de la sorte,
Afin de le chercher, permettez que je sorte.

Venant au placard.

Attendez, c'est ici, que je dois l'avoir mis!

L'ouvrant.

Çà respirez un peu mes deux braves amis!

FERNAND à Eugénie (bas)

Prenez-lui son papier par ruse ou violence.

EUGÉNIE

Oh! c'est bien dit à vous.

BARONNE DE TINANCOURT

Vous me dites?

EUGÉNIE à Fernand

Silence

A la Baronne.

Je ne dis rien du tout.

BARONNE DE TINANCOURT, s'avancant

Mais je puis avec vous,
Si vous le voulez bien me mettre là dessous.

EUGÉNIE, repoussant la porte du placard

Ah! ce n'est pas la peine.

BARONNE DE TINANCOURT

Eh ! quoi j'ai bonne vue.
Et je puis vous aider à faire la revue
De tous vos vieux papiers.

EUGÉNIE

Mais non ! je ne veux pas.

BARONNE DE TINANCOURT, se retirant

Je dois être pour vous un sujet d'embarras.

EUGÉNIE, ouvrant le placard

Je ne dis pas cela... mais soyez plus discrète.

BARONNE DE TINANCOURT, se rapprochant

Ah ! vous ne savez pas combien je suis secrète.

EUGÉNIE, refermant le placard

Madame il se pourrait, mais tenez vous plus loin.
Merci de vos bontés dont je n'ai nul besoin.

BARONNE DE TINANCOURT (à part)

Son obstination me trouble et m'embarrasse.
Je voudrais au placard jeter cette liasse.
Ainsi lorsqu'on viendra chez moi pour m'arrêter,
Je pourrais à loisir contre elle tempêter.
Dire qu'elle a tout pris, l'accuser de mon crime,
Et m'élevant sur elle achever ma victime.

EUGÉNIE (à part)

Si je pouvais du moins lui prendre son papier!

(Indiquant le placard.)

Le montrer au voisin, et puis le copier!

J'aurais de son forfait la preuve irréfragable,

Et dans son piège enfin tomberait la coupable.

CÉLINE, criant du dehors

Oh! ma mère! ma mère! au secours! au secours!

EUGÉNIE

Mon Dieu qu'a-t-elle donc?

CÉLINE, du dehors

Vite mère!

EUGÉNIE

J'y cours.

SCÈNE VIII

BARONNE DE TINANCOURT, FERNAND,
L'AGENT caché dans le placard.

BARONNE DE TINANCOURT, regardant la porte par où est sortie Eugénie et glissant son paquet dans le placard qu'elle entr'ouvre à peine.

Le Ciel ou le démon à propos me seconde.

FERNAND sortant le paquet à la main

Mais il nous venge aussi dans la même seconde.
Vous tombez à souhait misérable en nos mains.

BARONNE DE TINANCOURT épouvantée

Ah!... qu'est-ce-que... je vois...

FERNAND

Nous troublons tes desseins,
La vieille, l'on te prend.

L'AGENT

Vous comptiez sans vos hôtes.
Il vous faut en prison, aller purger vos fautes.

BARONNE DE TINANCOURT

Ayez pitié de moi je suis au désespoir.

L'AGENT

Non! non! au tribunal vous allez comparoir.
La preuve du délit est en notre puissance.

FERNAND

N'attendez plus de nous ni pardon ni clémence.

BARONNE DE TINANCOURT

Laissez-moi je vous prie un instant respirer.

L'AGENT

Marchez! dans la prison vous pourrez soupirer.

ACTE CINQUIÈME

(La scène représente une Cour d'Assises avant l'entrée des Magistrats. Dans la partie réservée au public, Fernand et Céline s'entretiennent ; quelques badauds.)

SCÈNE I

FERNAND, CÉLINE, UN HUISSIER D'AUDIENCE. LA COUR, L'ACCUSÉE au banc des prévenus entre deux gardes républicains.

L'HUISSIER (solennellement)

La Cour!

CÉLINE

La Cour Fernand!...

FERNAND

Voici les grands pontifes
Qui comme de gros chats savent cacher leurs griffes,
Pour ne montrer aux grands que pattes de velours.

CÉLINE

Contre les pauvres gueux ils les arment toujours.

FERNAND

Ils ont la majesté l'air replet des chanoines.

CÉLINE

Le charme enveloppant et séducteur des moines !

LE PRÉSIDENT

Levez-vous accusée !...

BARONNE DE TINANCOURT

Et pourquoi me lever ?

Je veux rester assise exprès pour vous braver.

LE PRÉSIDENT.

Ah ! ne commencez pas à faire votre tête.

BARONNE DE TINANCOURT

Je n'ai garde Monsieur, je ne suis pas si bête.

LE PRÉSIDENT

Votre nom s'il vous plaît.

BARONNE DE TINANCOURT

Et vous le savez bien.

LE PRÉSIDENT

Voulez-vous me répondre ?

BARONNE DE TINANCOURT

Oui.

LE PRÉSIDENT

Que dites-vous ?

BARONNE DE TINANCOURT

Rien.

LE PRÉSIDENT

Rien ce n'est pas assez. Je lève la séance
Si vous continuez.

BARONNE DE TINANCOURT

Ça, mettez-vous en danse,
Offrez-moi votre bras. Des juges en jupons
Faisant à qui mieux mieux la valse des fripons !
C'est très intéressant.

LE PRÉSIDENT

Vous êtes insolente.

DEMOS, défenseur

Excusez Président, car Madame est souffrante.

LE PRÉSIDENT

Il me faut accomplir mon pénible devoir,
Sans laisser plus longtemps insulter mon pouvoir.

BARONNE DE TINANCOURT

Ah ! vous voulez mon nom ? mais rien n'est plus
D'un ancien président je suis la noble fille. [facile,

Il était avocat et juge comme vous.
Pour ma défunte mère il fut un digne époux.
Son père était aussi dans la magistrature.
L'étude de nos lois était sa nourriture.
Nos aïeux furent tous attachés au parquet.
Et les aïeux plus haut, ont porté le mousquet.
Tous nos gens ont été gens de robe et d'épée,
Et leurs exploits seraient dignes d'une épopée,
Si la postérité les avait recueillis.
Comme eux tous je suis née au milieu de Paris.

LE PRÉSIDENT

Vous vous servez de nous comme divertissoire :
Nous ne sommes pas là, pour entendre l'histoire,
De tous vos grands aïeux que vous déshonorez.
Il me faut votre nom.

BARONNE DE TINANCOURT

Attendez, vous l'aurez.

LE PRÉSIDENT

Vous exercez déjà par trop ma patience.

BARONNE DE TINANCOURT

Vous exercez la mienne et c'est pure obligeance.

LE PRÉSIDENT

Je vais donc faire appel aux rigueurs de la loi.

BARONNE DE TINANCOURT

Ah ! vous êtes si prompt à sévir contre moi !
Mon nom est fort connu de votre confrérie.

LE PRÉSIDENT

Répondez s'il vous plaît.

BARONNE DE TINANCOURT

Quelle chinoiserie !

Eh ! bien voici mon nom... Madame Tinancourt,
Baronne d'Arignas, Espalier Gigocourt,
Fille de Tinancourt et de dame Etiennette
Alexandrine Arnaud, Mélanie, Antoinette,
Marquise de Sibot et puis de Jolimont !
J'ai fini président, car vous avez mon nom.

LE PRÉSIDENT

Allez vous reconnaître à pareille salade !
Quel galimatias de noms en enfilade !
Répétez lentement.

BARONNE DE TINANCOURT (répétant plus précipitamment
encore)

Madame Tinancourt !

Baronne d'Arignas, Espalier Gigocourt.
Fille de Tinancourt et de dame Etiennette
Alexandrine Arnaud, Mélanie, Antoinette
Marquise de Sibot et puis de Jolimont !
J'ai fini président, car vous avez mon nom.

LE PRÉSIDENT

Diable soit si j'ai pu dans cette litanie,
Retenir seulement le nom de Mélanie.

BARONNE DE TINANCOURT

Vous avez retenu celui qui vous revient :
D'un nom qu'on a chéri toujours l'on se souvient.

LE PRÉSIDENT

Jusqu'à quand voulez-vous faire la comédie ?

BARONNE DE TINANCOURT

Jusqu'à quand voulez-vous faire la parodie
Du droit de l'innocent immolé chaque jour...

LE PRÉSIDENT

Je vais vous renvoyer à l'instant hors de cour.

BARONNE DE TINANCOURT

C'est ça reposez-vous et donnez-vous haleine,
Et puis à m'accabler vous aurez moins de peine.
Vous pourrez à loisir, erier, m'interroger,
Et vous viendrez à bout de me faire juger.

LE PRÉSIDENT

Au cour du tribunal si vous faites entrave
Vous aurez sûrement une peine plus grave.
A calmer nos rigueurs dirigez vos efforts,

Par votre complaisance, adoucissez vos torts...
Montrez-vous donc enfin un peu plus raisonnable
Rendez-vous par pitié le crime pardonnable.
Il n'est rien à coup sûr de bien compromettant,
Ni qui soit à mon sens, pour vous très rebutant,
A donner votre nom, vos qualités, votre âge.
Ce sont choses qu'on lit clairement au visage.
Et quel âge avez-vous ?

BARONNE DE TINANCOURT

Soixante-quatorze ans,
Ce qui fera bientôt mes quatre-vingts printemps.

LE PRÉSIDENT

Mais de quoi vivez-vous ? vous êtes sans ressources...

BARONNE DE TINANCOURT

Du travail de mon fils, du produit de mes courses.

LE PRÉSIDENT

Mais d'après les rapports qui sont dans le dossier,
Vous gagnez en tortue et mangez en coursier.
C'est-à-dire en un jour vous mangez le salaire
De dix jours de travail, sans trop vous satisfaire.

BARONNE DE TINANCOURT

S'il vous faut me juger sur vos rapports menteurs !
Vous devez me ranger parmi les malfaiteurs,
Car vous n'ignorez pas la façon malhonnête,
Dont vos limiers vendus font toujours leur enquête.

S'il s'agit du délit d'un pauvre malheureux ;
Sa moindre peccadille est un crime pour eux.
Auprès de tous les gens leur cruauté s'obstine
Non pas à son salut mais bien à sa ruine.
Mais si tout au contraire il s'agit des puissants ;
Ils tournent leur enquête à les rendre innocents.
Fournisseurs et portiers mettent tout leur génie,
A traiter tout soupçon d'indigne calomnie.
Ainsi le vol grandit par son infinité,
Et se réduit à rien par son immensité.

LE PRÉSIDENT

Vous vivez sur le pied d'une grande fortune
Et vous n'avez plus rien...

BARONNE DE TINANCOURT

Cela vous importune ?

LE PRÉSIDENT

Non, je tiens à savoir d'où vous tirez l'argent
Qui vous sert à tenir, malgré tout, votre rang.

BARONNE DE TINANCOURT

D'où je tiens mon argent ? cela c'est mon affaire.

LE PRÉSIDENT

C'est avouer un mal que de vouloir s'en taire.

BARONNE DE TINANCOURT

Pas du tout ! pas du tout ! je ne confesse rien.

LE PRÉSIDENT

L'emploi de votre fils, souvenez-vous en bien,
Ne peut quoiqu'il en ait nullement vous suffire.

BARONNE DE TINANCOURT

Avec mes revenus et les siens je m'en tire...

LE PRÉSIDENT

Non, cela ne se peut, vous ne dites pas vrai :
Les témoins le diront dans un très court délai.
Vivant d'expédients vous avez fait des dupes...

BARONNE DE TINANCOURT

Ah ! Monsieur vous avez le diable dans vos jupes.
C'est lui qui vous inspire et vous force à mentir.
D'être traitée ainsi je ne puis consentir.

LE PRÉSIDENT

Attendez un instant vous serez confondue.
Vous verrez de vos faits l'horreur et l'étendue.
Vous avez fait mourir votre brave portier,
Lui prenant de vingt ans l'épargne tout entier.
Cet Alexandre avait en vous sa confiance,
Sur son trop de bonté vous avez pris licence.

BARONNE DE TINANCOURT

De lui, quand il vivait, vous n'aviez pas souci :
Ce n'est point pour son dû que vous m'avez ici.

Si je n'eus offensé que l'avoir d'Alexandre,
Ses mânes auraient pu longtemps encore attendre,
La tardive douceur de me faire souffrir,
Qu'en réparation vous voulez leur offrir.
Monsieur le président, Ah ! quelle étrange chose,
C'est moi qui vous ramène au vrai point de la cause.
Au fait !

LE PRÉSIDENT

Eh ! bien au fait.

BARONNE DE TINANCOURT

Au fait, ce jugement
C'est pour Aquilino contre moi.....

LE PRÉSIDENT

Sûrement,
C'est lui qui contre vous a déposé sa plainte.

BARONNE DE TINANCOURT

Et de quoi se plaint-il ?

LE PRÉSIDENT

Votre surprise est feinte,
Car vous savez quelle est son accusation.

BARONNE DE TINANCOURT

Elle a su provoquer votre indignation.

LE PRÉSIDENT

Sans doute.

BARONNE DE TINANCOURT

Et vous croyez à ce dont il m'accuse ?

LE PRÉSIDENT

Nous avons des témoins, il faut.....

BARONNE DE TINANCOURT

Je les récite.

LE PRÉSIDENT

Mais pour les récuser avez-vous des raisons ?

BARONNE DE TINANCOURT

Je ne fréquente pas les petites maisons.
Je sais ce que je dis.

LE PRÉSIDENT

Qui vous traite de folle ?

BARONNE DE TINANCOURT

Le témoin est un chien qu'au besoin on racole
Moyennant quelque argent au coin du boulevard,
Et qui selon son poids est muet ou bavard.

LE PRÉSIDENT

Un soir, dit le dossier de votre procédure
Que j'ai là sous les yeux, et dont je fais lecture,
Chez Monsieur le plaignant ou bien dans son bureau,
Vous prites des valeurs, et puis ce bordereau.
Le sieur Aquilino tout seul dans sa demeure,
Car pour faire ce coup vous aviez pris votre heure,
Etrangement surpris ne put vous arrêter.
Mais vous, malgré vos ans, agile à détalier,
Perdant de vos grands jours l'allure solennelle,
On vous vit prestement enfiler la venelle,
Tourner, sauter, courir, et puis rentrer chez vous,
Puis ressortir encor, comme font les filous.
Ce que vous avez fait est un vol manifeste.

BARONNE DE TINANCOURT

Oh ! cela n'est pas vrai, j'en jure sur ma tête.

LE PRÉSIDENT

Quoi, vous n'avez rien pris chez Monsieur.....

BARONNE DE TINANCOURT

Oui, mon bien,
Car c'est lui le voleur, ce qu'il a n'est pas sien.
Si vous étiez un juge, il serait à ma place.
Son crime couronné n'aurait pas cette audace
De vouloir accuser devant un tribunal
Ceux qu'il a dépouillés au trafic infernal.

LE PRÉSIDENT, l'interrompant

Mais il n'est pas permis de se faire justice.

BARONNE DE TINANCOURT

Eh ! quoi, faut-il attendre en vain votre caprice !
Le droit des malheureux par l'argent combattu,
Devant vos tribunaux sera toujours battu.
Si l'on devait du juge attendre la sentence,
Il faudrait en procès passer son existence.
L'argent qui juge tout, contre toute raison,
Rend tout autre argument toujours hors de saison.
En le voyant briller, l'homme de loi s'embrouille,
Et le pauvre en échappe, ou victime, ou bredouille.

LE PRÉSIDENT

Revenons, s'il vous plaît, Madame, à votre cas,
Sans vous mettre d'autrui davantage en tracas.
Avouez franchement tous les faits de la cause.

BARONNE DE TINANCOURT

En prenant ces valeurs, je n'ai pris que ma chose.

LE PRÉSIDENT

Vous vous disculperez devant chaque témoin,
Mais n'interrompez pas sans raison ni besoin.

SCÈNE II

LES MÊMES, AQUILINO entre. L'HUISSIER le conduit à un beau fauteuil comme un suisse d'église et lui prend sa canne et son chapeau. Les juges se lèvent et s'inclinent.

LE PRÉSIDENT avec déférence

Monsieur Aquilino qu'avez-vous à nous dire?

AQUILINO (montrant la table des pièces à conviction)

Les pièces que voilà, Messieurs, doivent suffire
A vous ouvrir les yeux et former votre foi,
Vous voyez le délit; vous connaissez la loi.

LE PRÉSIDENT

Mais Madame prétend qu'elle n'a fait que prendre
Ce que le droit sacré vous forçait à lui rendre.

AQUILINO

Un jour Madame vint avec sa fille, en pleurs,
Me demander secours contre ses grands malheurs,
Je me laissai fléchir, et sur sa signature
Je lui prêtai beaucoup.... Mais voyez l'imposture...

BARONNE DE TINANCOURT

L'imposture, Monsieur, nous vient de son côté.

LE PRÉSIDENT

Mais n'interrompez pas.

BARONNE DE TINANCOURT

Voyez cet effronté.

LE PRÉSIDENT

Taisez-vous.

BARONNE DE TINANCOURT

Non, Monsieur, je ne puis pas me taire...

LE PRÉSIDENT

Mais,

BARONNE DE TINANCOURT

Non, vous le traitez comme votre confrère.
Je ne souffrirai pas.....

LE PRÉSIDENT

Laissez-le donc finir
Et puis vous parlerez.

BARONNE DE TINANCOURT

Mais comment y tenir ?

AQUILINO (solennellement)

C'est là de mes bienfaits le prix et le salaire.

BARONNE DE TINANCOURT

De quel bienfait, brigand, te suis-je tributaire ?
Ce que je te devais tu me l'as pris cent fois,
M'exploitant tout ton saoul quand j'étais aux abois.
Ta richesse est du vol l'injuste récompense,
Qui voudrait des jurés acheter la sentence,
Mais on me laissera j'espère le loisir
De m'expliquer sur toi selon mon bon plaisir.

LE PRÉSIDENT

Mais cessez ce discours Madame je vous prie,
Maître Dêmos pour vous fera sa plaidoirie.

BARONNE DE TINANCOURT

A quoi bon présenter ce témoin devant moi,
Si je ne puis parler comme prescrit la loi.

LE PRÉSIDENT

La loi vous a donné quelqu'un pour vous défendre.

BARONNE DE TINANCOURT

Et vous, vous me donnez la corde pour me pendre !
Vous défendez Monsieur, envers et contre tout.
Au jeu de la justice il aura votre atout ;
Si cela lui suffit, il pourra dès cette heure
Vous prier à dîner ce soir en sa demeure.

LE PRÉSIDENT au Greffier

Insulte à la justice ! inscrivez à l'instant
Sa réponse insolente.

BARONNE DE TINANCOURT regardant le Greffier

C'est fait mon président.

(Au Président.)

Vous êtes satisfait....

LE PRÉSIDENT furieux

Je suspends l'audience.

DEMOS, défenseur

Vous voulez entraver les droits de la défense,
En ne permettant pas seulement de parler,
A celle qu'il vous faut à tout prix immoler,
Pour satisfaire au Dieu qui régit la justice,
A ce Maloch de l'or qui veut ce sacrifice.

LE PRÉSIDENT

Plaise le tribunal me donner son avis,
Sans perdre trop de temps en d'importuns devis.

LE PRÉSIDENT DU JURY

Nous sommes tous d'avis Monsieur de passer outre.

BARONNE DE TINANCOURT

Souvent sans y songer le pavé suit la poutre.

DEMOS à Aquilino

Le plaignant voudrait-il me dire d'un seul mot,
Combien sur ses valeurs il prend dans son tripot.

AQUILINO

A cette question je n'ai pas à répondre.

DEMOS, défenseur

Cette discrétion sera pour vous confondre.

BARONNE DE TINANCOURT

Sur les sommes qu'il donne il retient les trois quarts,
Et puis exige tout sans souffrir de retards.
Sur ces trois mille francs il m'en a donné mille,
Qu'il m'a repris bientôt par son usure vile.
Il me réclame tout maintenant sans répit :
Je lui prends mes valeurs et de là son dépit.

AQUILINO

Je n'aurais à cela qu'un seul mot de réponse ;
En voyant mon dossier que chacun se prononce.

LE PRÉSIDENT

Si Monsieur le Baron voulait se retirer.

BARONNE DE TINANCOURT

Félicitez-le donc ; il a pu s'en tirer.

SCÈNE III

LES MÊMES moins AQUILINO

LE PRÉSIDENT

On vous accuse aussi d'user de violence
Contre tous ceux qui sont sous votre dépendance.

BARONNE DE TINANCOURT

Il me semble Monsieur, que tout votre succès,
Est de faire oublier la cause du procès,
Que sire Aquilino pour fait de vol m'intente.
Aussitôt sur le fait vous prenez tangente.
Après qu'il vous a dit ce qu'il voulait d'abord,
Vous l'avez fait filer dans le plus doux accord.
C'est de cette façon que Madame Justice,
Se vend comme une fille : étant en son service
Vous ne pouvez moins faire ; et vous êtes content.

LE PRÉSIDENT

Ah ! ceci par exemple est par trop insultant.
Je ne pourrai souffrir un semblable langage.

BARONNE DE TINANCOURT

C'est ça mon président pliez votre bagage.

LE PRÉSIDENT

Vous montez me dit-on, vite ment en courroux.
Nous allons sur ce chef entendre votre époux.
Faites-le donc entrer, Huissier !

Au public

Que l'on se taise!...

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE BARON TINANCOURT
avec un favori

BARONNE DE TINANCOURT

Pour la seconde fois, encor qu'il vous déplaîse
Je ne répondrai pas sur ce troisième chef.
Et mal vous en ira d'insister derechef.

LE PRÉSIDENT

Vos traits les plus méchants sous le vent irascible,
Avaient votre mari pour objet et pour cible.
Vous l'avez dépouillé déjà d'un favori,
Il en a le visage encore endolori.

BARONNE DE TINANCOURT, d'une voix chevrotante
et sur l'air de Marlborough

Mon juge, mon beau juge
Miron-ton, ton, ton, mirontaine
Tirez-vous du grabuge
Je ne répondrai pas. (bis)

(Le baron de Tinancourt accompagnant sa femme)

Nous ne répondrons pas. (bis)

(Les jurés se tordent de rire)

LE PRÉSIDENT

Vous le prenez aussi d'un ton si goguenard?

BARON DE TINANCOURT

Je ne donnerai pas dans votre traquenard.
Vous jetez au panier, sans en tenir grand compte
Mes plaintes jusqu'ici. Morbleu c'est une honte,
Qu'elles n'aient obtenu de poids et de valeur
Que pour servir de lest aux plaintes d'un voleur.
Mais vous avez compté président sans votre hôte.
Avec d'autres que moi dansez votre gavote.

LE PRÉSIDENT

Quoi vous ne voulez pas vous plaindre maintenant,
Des mauvais procédés qui font votre tourment.

BARON DE TINANCOURT chantant à tue-tête

Mon juge, mon beau juge
Mironton, ton, ton, mirontaine
Tirez-vous du grabuge,
Je ne répondrai pas. (bis)

(Le baron et la baronne ensemble.)

Nous ne répondrons pas. (bis)

(Les jurés éclatent de rire)

LE PRÉSIDENT (furieux)

Retirez-vous témoin, vous êtes un indigne.

BARON DE TINANCOURT

Etre indigne de vous m'est un honneur insigne.

(Il sort.)

SCÈNE V

LES MÊMES moins LE BARON TINANCOURT

LE PRÉSIDENT

Jamais procès ne m'a causé tant de tourments!

BARONNE DE TINANCOURT

Sans un peu de travail on n'a pas d'agrémens.

LE PRÉSIDENT

Vous avez c'est certain le diable dans le ventre.

BARONNE DE TINANCOURT

C'est le vôtre, Monsieur.

LE PRÉSIDENT

Taisez-vous donc! que diantre!

A l'huissier.

Appelez à la fois tous les autres témoins,
Car je suis sur les dents.

BARONNE DE TINANCOURT

On le serait à moins.

SCÈNE VI

LES MÊMES, JEAN DE LA RUCHE, EUGÉNIE

LE PRÉSIDENT à Jean de la Ruche

Approchez Jean Poireau dit Monsieur de la Ruche.

Jean s'approche et trébuche.

BARONNE DE TINANCOURT

Ah ! le pauvre garçon le voilà qui trébuche.

LE PRÉSIDENT

Vous faites le serment de ne rien dire ici,
Qui n'ait la vérité pour unique souci.

JEAN DE LA RUCHE

Je le jure, Monsieur.

LE PRÉSIDENT

Qu'avez-vous à nous dire ?

JEAN DE LA RUCHE

Mais rien du tout, Monsieur.

LE PRÉSIDENT

Ah ! ça vous voulez rire,
Vous avez vu Madame entrer chez le Baron
Ou plutôt en sortir, avec un sac...

BARONNE DE TINANCOURT

Tout rond.

JEAN DE LA RUCHE

Qui vous a dit cela ? c'est le plaignant sans doute.
Mais ce qu'il peut vous dire, il faut le mettre en doute.
A charger sa victime il a trop d'intérêt.
Je ne puis le servir.

LE PRÉSIDENT

Répondez s'il vous plaît.

JEAN DE LA RUCHE

Mon juge, mon beau juge
Mironton ton, ton mirontaine
Tirez-vous du grabuge
Je ne répondrai pas (*bis*).

LA BARONNE, EUGENIE, JEAN DE LA RUCHE

Nous ne répondrons pas (*bis*).

LE PRÉSIDENT se débattant en furie

Ah ! Messieurs les jurés ceci passe mesure :
Voyez ils chantent tous sur la même mesure.
J'ai beau les retourner, je ne puis obtenir
Qu'ils disent quelque chose : il me faut en finir.
Ministère public vous avez la parole.

ADEMOS (avocat général)

Je commence, Messieurs, enfin mon triste rôle
D'accusateur public. Malgré mon embarras,
A faire mon devoir je n'hésiterai pas.
Le crime est avéré, la coupable l'avoue ;
Encor qu'à la sauver chaque témoin se voue.
Pour former votre arrêt lisez ce bordereau,
Que Madame au plaignant ravit en son bureau.
Plus de doute, Messieurs, vous connaissez le crime,
Et puis la criminelle, et sa noble victime.
Vous connaissez la loi : frappez sévèrement.
Appliquez en rigueur son juste châtiment.
Vous n'avez pas besoin d'un autre témoignage :
Ce dossier parle assez en son muet langage.
La défense dira, que la nécessité
Peut convertir le vol en une honnêteté :
Que Madame n'a fait que se rendre justice,
Qu'elle a repris son bien des mains de l'avarice.
Que Monsieur le volé seul était le voleur.
Mais cette habile thèse a pour elle un malheur.
C'est qu'elle est de tous points à justice contraire.
Vous savez donc, Messieurs, le cas qu'il en faut faire.
Vous êtes les gardiens de la Société :
Tout son salut repose en votre probité.
On viendra vous plaider la faim et la misère
Pour excuser le vol. Cette excuse légère
Sera sans nul effet, sur votre esprit sensé ;
C'est de tous les forfaits l'argument insensé.
Si Madame volait ce n'était que par vice ;
Au métier de voleur elle n'est pas novice.

Elle a de qui tenir : un de ses grands aïeux
Vivait de compagnie avec un chat soyeux.
On se prend aux défauts de ceux que l'on fréquente :
A suivre leur penchant, leur présence nous tente.
Or, les chats vous savez sont fourbes et voleurs...

BARONNE DE TINANCOURT

Ton père aimant les chiens eut des fils aboyeurs...

ADEMOS, avocat général

L'instinct du vol, Messieurs, est entré dans la race :
La fille de l'aïeul en porte encor la trace.
J'ai fait ce que j'ai pu pour vous le faire voir.
J'ai fini mon discours ; faites votre devoir.

BARONNE DE TINANCOURT

Combien t'a-t-il payé pour parler de la sorte ?

ADEMOS, avocat général

Je demande pour vous une peine plus forte.

DEMOS, défenseur

Messieurs, je ne veux pas abuser très longtemps,
De vos esprits déjà trop tenus en suspens.
Pour vous comme pour moi, cette cause est jugée.
La justice est assise au banc de l'accusée,
Et les coupables sont placés tout au rebours,
Sur ces sièges sanglants de pourpre et de velours.

Oui c'est vous qu'aujourd'hui dans ce palais l'on juge ;
C'est vous, les vrais brigands qui se font un refuge.
De cet asile saint, contre les châtimens,
Dont les lois vous devraient imposer les tourmens.
Ce temple où le malheur à genoux se prosterne,
Est devenu par vous une horrible caverne
Où, vous jouez au dé, chaque jour, le butin
Des pauvres dépouillés qui font votre festin.
Des plus grands malfaiteurs vous êtes les complices.
Ils ont vos jugemens toujours à leurs services.
Pour être absous par vous, il faut voler en grand.
Le voleur en petit ne peut être innocent.
L'autre peut acheter s'il veut votre sentence,
Car vous réglez son sort suivant son importance.
Au contraire les cris des gueux crève la faim,
Peuvent faire concert près de vous ; c'est en vain.
La vierge du bon droit par vous prostituée,
Dans vos palais pompeux lâchement est tuée.
Vous en avez la preuve en ce triste procès
Qui nous est intenté, j'espère sans succès.
Par vous, ce même jour, Madame est arrêtée,
Et sans instruction dans la prison jetée,
Puis traduite à l'instant devant ce tribunal.
Elle sert de pâture à l'appétit vénal,
Au jeu dévastateur d'un bandit de la Bourse
Qui de tant de malheurs et de morts est la source.
Mais d'une langue acerbe elle a su démasquer,
La façon en-dessous dont vous vouliez brusquer,
Un jugement qui seul se doit à la sagesse,
Et que vous vouliez rendre un peu trop à la presse.

L'avocat général se trouvant aux abois,
En vain a fait appel à la rigueur des lois.
Il invoque pour lui le témoignage unique
De ce dossier muet qu'il croyait sans réplique.
Il est précisément la condamnation
De l'infâme plaignant, de sa vile action.
Que dit-il en effet ? Il accuse le crime
De celui qui s'en sert avec tant de cynisme.
Voilà ce qu'il vous dit cet unique témoin,
Que notre procureur invoquait avec soin.
Il prétendait aussi pour amoindrir ma thèse,
Que je peignais le vol en vertu du malaise.
Eh ! bien je reprendrais ma thèse de plus haut.
Devant ce tribunal, aussi bien il le faut.
Pour celui qui se meurt n'ayant pas de quoi vivre,
Au banquet de la vie à bon droit tout est libre...
Avant que d'expirer faute d'un peu de pain,
Il peut prendre sa part au banquet du prochain.
Tout ici-bas fut fait pour le soutien de l'homme.
Aucun bien ne vaudra jamais sa vie, en somme...
Et le crime n'est pas de prendre quand il faut,
Mais bien de refuser à chacun son écot.
Si les uns ont reçu plus de la Providence,
C'est pour distribuer aux pauvres leur substance.
A celui qui n'a rien tout riche est débiteur :
Si surtout sa richesse est celle d'un voleur.
Or Messieurs les jurés qu'avez-vous en présence ?
Vous avez l'exploiteur et sa fortune immense.
Vous avez l'opprimé par le vol triomphant...
Mais je vous vois émus, je termine à l'instant...

Vous êtes nous dit-on dans ce lieu pour défendre
Le grand corps social dont il nous faut dépendre.
Mais la société sait bien ce qu'elle a fait.
La cause ne peut pas renier son effet.
Elle a donné le jour à des enfants coupables,
Par ses ingrates lois, ses tyrans misérables,
Ses exemples pervers, et ses mauvaises mœurs.
Par son enseignement et toutes ses erreurs.
Elle est donc mal venue en demandant justice,
Des crimes dont elle est la cause et la complice.
Vous n'écoutez pas ce mauvais argument,
De la société qu'on invoque indûment.
Mais vous acquitterez à l'instant ma cliente
Et l'on ne dira plus : La justice est en vente !!!

(Des applaudissements se font entendre).

BARONNE DE TINANCOURT

Bravo mon défenseur vraiment tu parles bien.
Après un tel discours, il ne reste plus rien.

ADEMOS réplique

Il me faut protester contre cette doctrine
Qui conduirait bientôt le monde à sa ruine.
Je vous adjure donc, de vous unir à moi,
Pour faire respecter la justice et la loi.
Que pour votre salut, votre arrêt se prononce.

BARONNE DE TINANCOURT

Avec sérénité j'attends votre réponse.

SCÈNE VII

LES JURÉS et le PRÉSIDENT se retirent,
FERNAND ET CÉLINE sont sur l'avant-scène,
lieu occupé par le public de l'audience.

CÉLINE

Que Demos parle bien !

FERNAND

Quel éclatant discours !

CÉLINE

Je l'écouterais bien discourir tous les jours !

FERNAND

Il défendait le droit de cette affreuse vieille.
Sans cela son discours serait une merveille.

CÉLINE

Mais parlons s'il vous plaît d'un plus touchant sujet.
Votre père sait-il quel est votre projet ?
Y consentira-t-il ?

FERNAND

Je n'en ai point de doute.

CÉLINE incrédule

Le langage de l'or est le seul qu'il écoute,
Et moi je n'en ai pas : je suis fille sans dot.

FERNAND

Taisez-vous ! en secret j'ai fait votre magot.
J'ai déposé pour vous aux mains de mon notaire,
Un million de francs que j'ai pris à mon père.

CÉLINE

Mais c'est très mal Fernand.

FERNAND

Au contraire c'est bien
Car je vous rends ainsi ce qui fût votre bien ;
Ce qu'on vous enleva par le vol et l'usure.
Il pesait sur mon front comme une flétrissure.
C'est pourquoi j'ai voulu vous donner en ce jour
Ce présent obligé de justice et d'amour.
Mon père, j'en suis sûr, sachant votre fortune,
Me gardera longtemps sa haine et sa rancune.
Mais enfin pour ravoïr cet argent près de lui,
Il vous appellera sa fille, sans ennui.

CÉLINE

Oh ! mon amour chéri que le ciel vous entende !

FERNAND

Et me fasse de vous la précieuse offrande !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, AQUILINO arrive sur l'avant-scène
pour entendre la sentence

AQUILINO

Ah ! te voilà, mon fils, avec Céline ici ?
Qui vous rend si hardi de me braver ainsi !
L'argent que tu m'as pris : il faut que je le trouve,
Et puis dans ton amour aussitôt je t'approuve.

FERNAND

Le moyen est fort simple et vous l'avez en main.

AQUILINO

Mais quel est ce moyen ? Je le prends dès demain,
Dès ce soir, à l'instant. Que faut-il que je fasse ?

FERNAND

Cette somme est sa dot

AQUILINO à Céline

Quoi vous avez l'audace...

De me ravir ainsi mon âme et mon trésor !
Je vais vous assigner ; et tous les deux encor.

SCÈNE IX

LES JURÉS rentrent avec le PRÉSIDENT, LES
MÊMES, AQUILINO, FERNAND et CÉLINE
s'interrompent pour écouter la sentence.

LE PRÉSIDENT

La justice est perdue en cette circonstance,
Je ne puis prononcer cette infâme sentence.
Qui donne toute audace à tous les scélérats.
Mais je retiens le chef d'insulte aux magistrats.
Je la retrouverai dans une autre audience.
Que faites-vous, Messieurs, de votre conscience ?
Après ce qu'elle a dit, vous osez l'acquitter ?
Mais vous avez voulu sûrement m'insulter.

AQUILINO

Quoi ! malgré mon argent, j'aurai perdu ma cause ?

LE PRÉSIDENT

Cet arrêt je l'avoue est une étrange chose.

AQUILINO

Encore un coup mon fils et je n'aurai plus rien !

A Fernand et à Céline.

Ça, mettons-nous d'accord et je te rends ton bien.

LE PRÉSIDENT

Au tribunal d'appel il vous reste un refuge.

AQUILINO

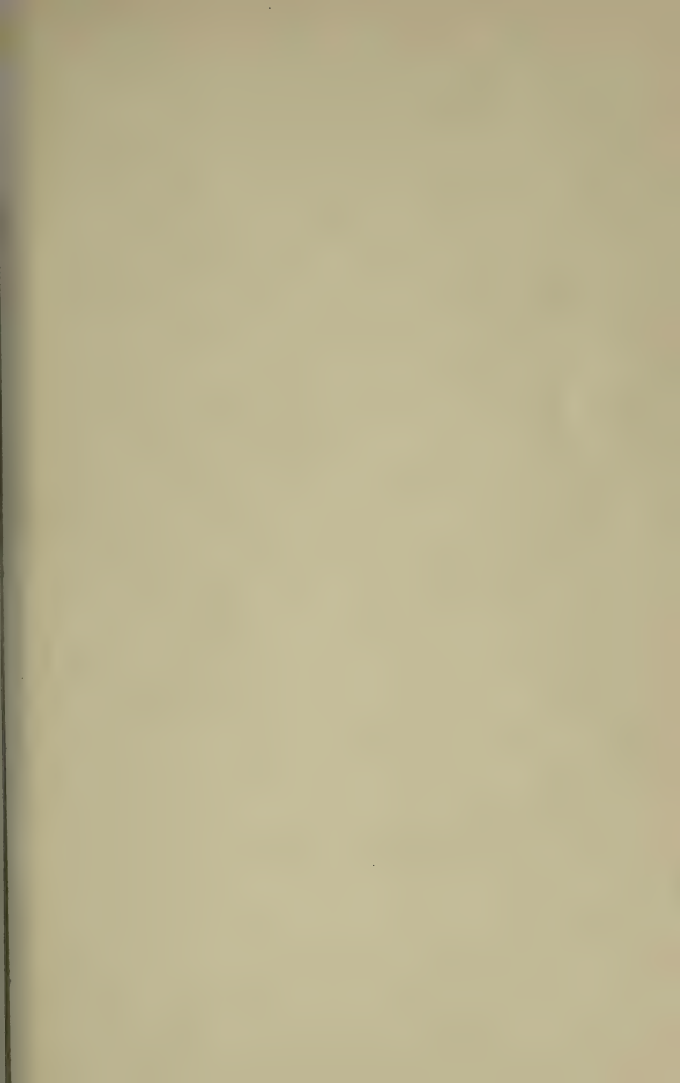
Mon juge, mon beau juge,
Mironton, ton, ton, mirontaine
Pour sortir du grabuge,
Tu me coûtes trop cher (*bis*)
Tous en chœur
Tu nous coûtes trop cher. (*bis*)

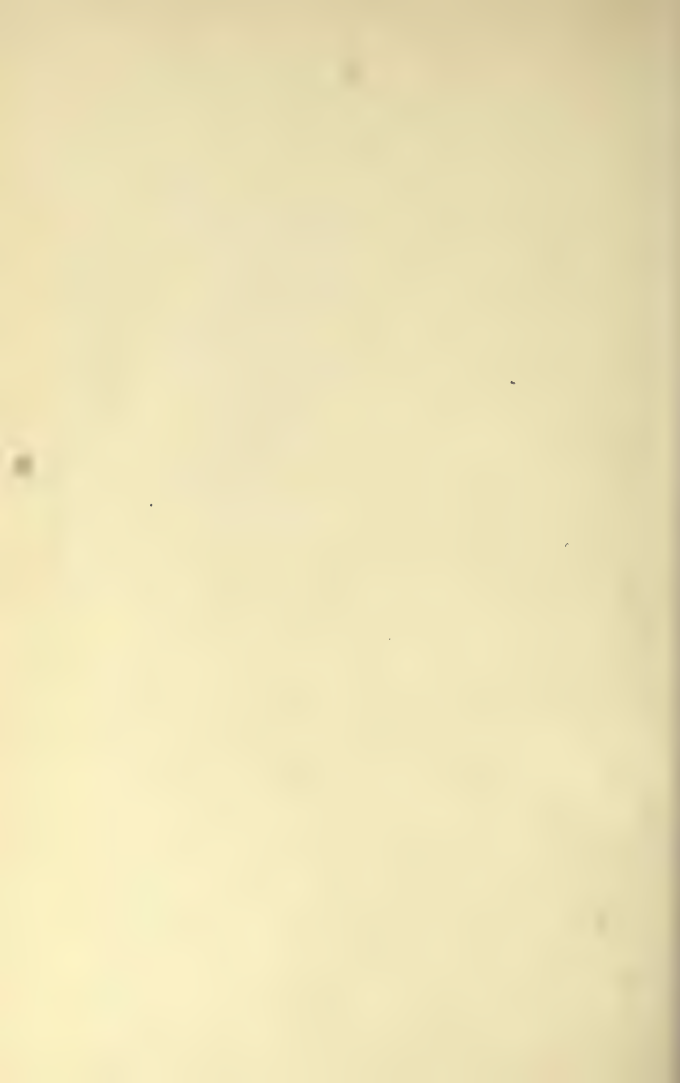


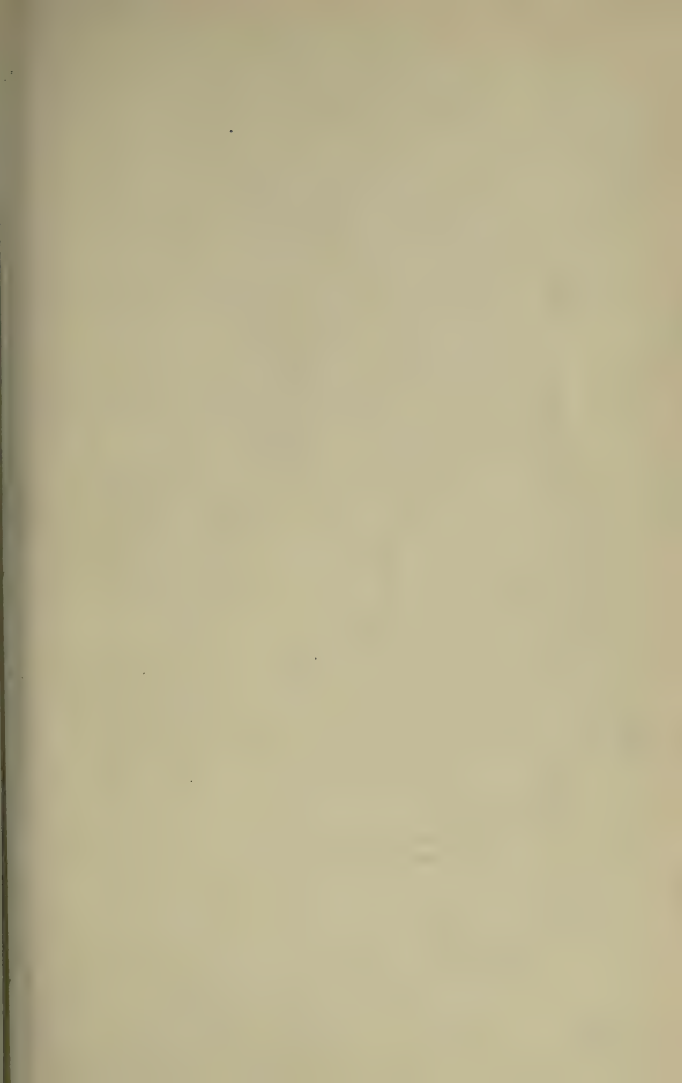
BECQUART-ARIEN,

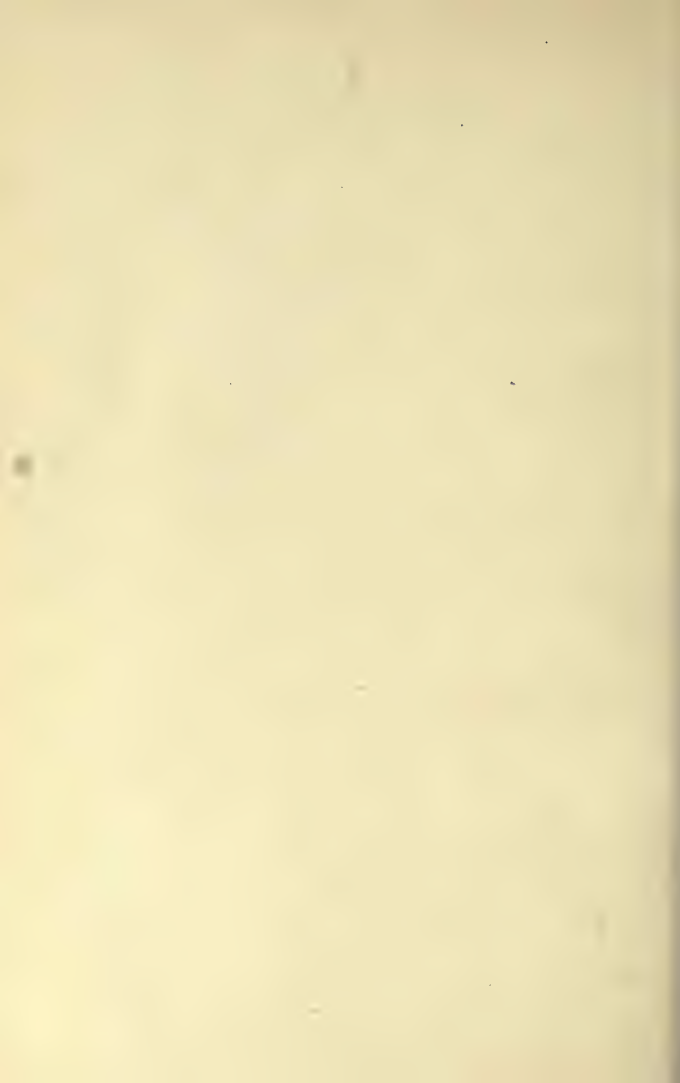
Bruxelles.

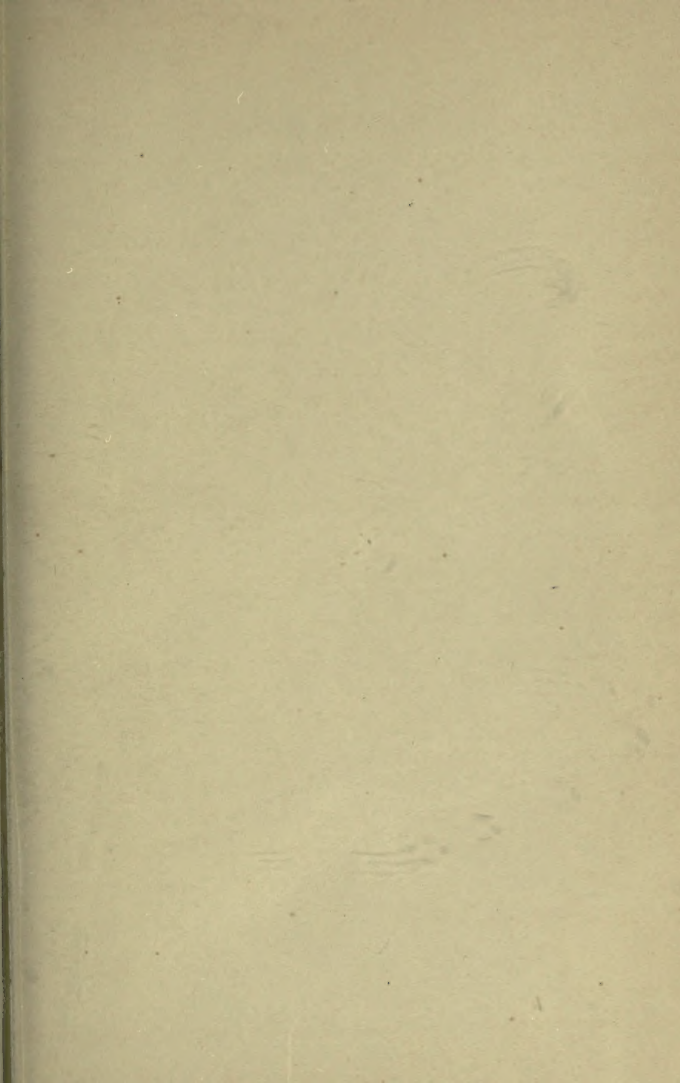
Juin 1903.











PQ
2274
H6B3

Harispe, Pierre
La baronne de Tinancourt

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

